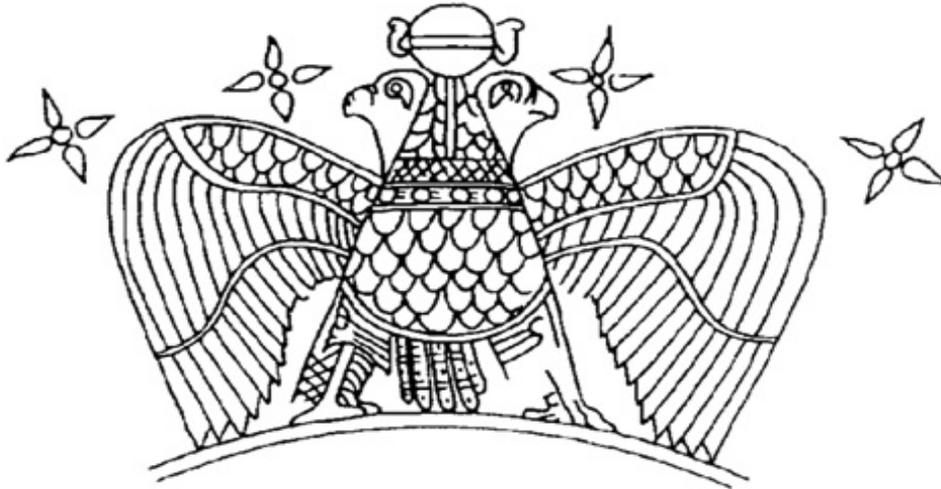


Kerma et Méroé

Cinq conférences d'archéologie soudanaise



Kerma et Méroé

Cinq conférences d'archéologie soudanaise

**Charles Bonnet — Matthieu Honegger — Patrice Lenoble
Claude Rilly — Vincent Rondot**

Traduit du français par Iman Sati

Section
Française de la
Direction des
Antiquités du
Soudan



Tous droits réservés
ISBN 7-3-814-99942
Dépôt légal 714 - 2005.
© CCF - SFDAS. Khartoum, janvier 2006
Sudan Currency Printing Press

Illustration de couverture. *Faucon divin bicéphale couronné du disque solaire. Élément de décor incisé sur une coupe en bronze trouvée dans le tumulus impérial VI à el-Hobagi, 4^{ème} siècle. Musée National de Khartoum (P. Lenoble, British Museum Occasional Paper 131, p. 191).*

Au Soudan, chaque hiver, de nombreux archéologues arrivent du monde entier pour mener, avec leurs collègues soudanais, des campagnes de fouilles qui mettent progressivement au jour le riche patrimoine du pays.

Durant leur séjour, ces archéologues présentent les derniers résultats de leurs travaux au public de Khartoum. Le Centre culturel français Frédéric Cailliaud est un des lieux de rencontre entre ces experts et tous ceux qui s'intéressent à leurs recherches. Avec son partenaire scientifique, la Section française de la Direction des antiquités du Soudan, le Centre culturel a souhaité publier une sélection des conférences présentées dans ses murs par des archéologues suisses et français. Les textes de ces interventions prononcées en français sont rassemblés dans cet ouvrage, accompagnés de leur traduction en arabe. Ils sont complétés par un cahier central de croquis et de cartes.

Je remercie tous ceux qui ont travaillé à ce petit livre qui, je l'espère, contribuera à promouvoir les richesses du Soudan et encouragera Soudanais et étrangers à visiter les sites archéologiques du pays.

Christine ROBICHON
Ambassadrice de France au Soudan

TABLE DES MATIERES

Préface	p. 6
Quarante ans de recherches archéologiques au Soudan. Les fouilles de Kerma-Doukki Gel. par Charles BONNET.....	p. 8
Recherches préhistoriques sur les origines de Kerma : des premières sociétés sédentaires à l'émergence du royaume de Nubie. par Matthieu HONEGGER	p. 13
Aux armes, souverains ! L'arsenal funéraire des empereurs méroïtiques. par Patrice LENOBLE.....	p.18
Traduire l'intraduisible. La langue perdue et retrouvée de Méroé. par Claude RILLY	p. 26
Le <i>gore</i> Amanakhareqerem et son temple à Amon d'el-Hassa. par Vincent RONDOT.....	p. 37
Illustrations	Cahier central

PREFACE

Même si certains archéologues — courage ou manque de choix — ont pu ou peuvent fouiller durant le mois de juin, la saison des campagnes archéologiques, dans le nord du Soudan prend place habituellement d'octobre à février. C'est, pour la *National Corporation for Antiquities and Museums*, le Service des Antiquités soudanais, pour les quelques quarante missions internationales qui fouillent au Soudan et pour le public l'occasion d'un rendez-vous annuel et de rencontres, prévues ou fortuites, à Khartoum ou dans l'arrière-pays.

Depuis le Paléolithique ancien (300.000 av. J.-C.), toute l'antiquité de la vallée du Nil moyen est concernée. Le jargon archéologique caractérise les époques, les phases et les cultures de l'histoire dans cette partie du Soudan par des expressions telles que *Khartoum Variant*, *Early Khartoum*, Groupe A ou C, Pré-Kerma, Kerma Ancien, Moyen puis Classique, royaumes de Kouch, de Napata puis de Méroé, Groupe X, Post-Méroïtique... Certaines sont aujourd'hui familières du grand public.

Les conférences présentées dans cet ouvrage concernent deux grandes périodes de cette antiquité du Nord-Soudan et que le titre résume exactement. Autour du mot « Kerma », c'est d'abord la formation du premier royaume en territoire nubien qui est décrite (8000 – 2500 av. J.-C.). Sédentarisation progressive, évolution des pratiques funéraires, domestication du bœuf sont parmi les caractéristiques des changements du Néolithique vers la phase que l'on appelle Pré-Kerma.

La ville de Kerma, ensuite, qui fut la capitale d'un royaume puissant (2500 – 1500 av. J.-C.). La description archéologique de ses enceintes successives, de ses temples, de ses bâtiments officiels et des ateliers qui assuraient le fonctionnement de cette ville est une entreprise de longue haleine. Plus que jamais, la description topographique des lieux doit ici tenir compte de la profondeur historique.

Trois conférences illustrent le dernier des grands royaumes antiques de cette région du

Soudan : « Méroé » (300 av. – 350 apr. J.-C.). Tour à tour y sont envisagés trois thèmes, tous caractéristiques de l'*imperium* méroïtique.

Les armes qui accompagnent le souverain, dans l'iconographie officielle comme dans sa tombe, leur efficacité réelle et la valeur symbolique qui y était attachée, renseignent sur la conception même du pouvoir impérial et le rapport au monde qu'elle induit.

L'écriture, parce qu'elle résiste encore à son déchiffrement, est un enjeu formidable. En traduisant un jour les inscriptions gravées sur les temples et les stèles ou tracés à l'encre sur les tessons de poterie, des progrès décisifs seront faits dans la connaissance du Soudan antique.

Les temples de la région de Méroé sont encore connus en petit nombre, qu'ils soient construits au dieu-lion Apadémak ou dédiés à l'Amon du Soudan. Celui d'el-Hassa ajoute un temple à Amon à la cartographie religieuse, mais également contribue à jeter un nouvel éclairage sur le règne d'un empereur encore peu connu : Amanakhareqerem.

La réalisation de cet ouvrage a été possible grâce au concours de plusieurs personnes que nous tenons à chaleureusement remercier ici. À commencer par les auteurs qui ont accepté de se lancer dans l'entreprise et d'ajouter à leurs activités la publication de leur conférence.

Melle Iman Sati, assistante de direction au CCF, a traduit du français en arabe l'ensemble des textes donnés ici. Le Dr Salah Eddine Mohamed Ahmed, Directeur des fouilles au Service des Antiquités du Soudan, a bien voulu répondre aux questions de la traductrice, chaque fois que le jargon des archéologues demandait des éclaircissements. C'est Mme Coralie Gradel, doctorante à la SFDAS, qui a dessiné la carte illustrant l'ouvrage. M. Vincent Francigny, enfin, chercheur-pensionnaire à la SFDAS, a assuré la mise en forme de l'iconographie et veillé, dans les dernières semaines de la conception, à ce que le livre qui est entre vos mains ait la qualité voulue et attendue par tous.

Vincent Rondot et Nicolas Dextreit

**QUARANTE ANS DE RECHERCHES ARCHEOLOGIQUES AU SOUDAN
LES FOUILLES DE KERMA-DOUKKI GEL**

par Charles BONNET

Depuis 1965, la Mission de l'Université de Genève est régulièrement intervenue sur plusieurs sites du Nord-Soudan. Aux travaux menés à Tabo, qui ont permis notamment le dégagement d'un grand temple de la 25^e dynastie et d'une nécropole méroïtique, ont succédé plusieurs interventions de sauvetage dans la ville moderne de Kerma, située à une vingtaine de kilomètres plus au nord. Celles-ci, effectuées à la demande de Nigm El-din Mohamed Sheriff, l'éminent et regretté directeur du Service des Antiquités soudanais d'alors, mettaient en évidence l'extraordinaire potentiel archéologique de ce dernier site, déjà partiellement investigué dans les années 1913-15 par l'archéologue américain George Andrew Reisner. Un programme de recherches axé sur les origines des cultures Kerma a donc été défini. C'est ainsi que, progressivement, ont été exhumés les vestiges de la plus grande ville nubienne reconnue à ce jour. Ces dernières années, les études se sont élargies aux périodes pré- ou protohistorique — par le biais de prospections et de fouilles, notamment à el-Barga —, ainsi qu'aux périodes postérieures à la chute du royaume, fort bien représentées sur le site voisin de Doukki Gel, à 1 km au nord. Enfin, imposé par le récent développement touristique de la région, un vaste programme de restauration et de mise en valeur des vestiges est en cours, redonnant un certain lustre à ces villes antiques que le temps avait effacées. Les sites importants ont été clôturés pour empêcher les circulations ou les destructions liées à l'extension des surfaces agricoles. Les découvertes se multipliant, il a fallu construire des magasins-dépôts pour y ranger les blocs architecturaux, les pièces d'exception comme le petit matériel. Aujourd'hui se déroule la dernière étape de ce projet, à savoir la construction d'un musée de site non loin de la deffufa, le temple

principal de la ville nubienne. Pendant toutes ces années, nous avons privilégié une politique d'information, en particulier auprès des maîtres d'écoles et des étudiants, visant à sensibiliser les habitants à leur patrimoine et à leur fournir les clés nécessaires pour comprendre l'histoire de leur pays.

Comme l'a montré Matthieu Honegger, l'établissement protohistorique ou Pré-Kerma qui, vers 3000 av. J.-C., s'implante le long d'un bras du Nil, à environ 5 km à l'est du cours actuel, est de très grandes dimensions. 500 ans plus tard, il est abandonné, sans doute en raison du déplacement du fleuve en direction de l'ouest. Une nouvelle ville est fondée qui, pendant près d'un millénaire, entre 2500 et 1450 av. J.-C., va connaître un développement remarquable. Située à un point carrefour entre les influences africaines et celles du monde méditerranéen, au travers de l'Égypte, Kerma semble très tôt être devenue capitale d'un royaume exerçant son hégémonie sur un territoire étendu. Même si les armées égyptiennes interviennent en force au Nouvel Empire (1450-1000 av. J.-C.), le pays continuera sous le règne de plusieurs grands pharaons de participer au développement des échanges et à l'exportation de produits recherchés. Au 8^e siècle av. J.-C., sous l'impulsion de puissants souverains kouchites établis dans la région de la 4^e cataracte, débute en Nubie un extraordinaire renouveau. Ces souverains vont non seulement reprendre en main les destinées de leurs terres ancestrales mais aussi celles de l'Égypte.

De Kerma, la capitale s'était déplacée, pour des raisons tant stratégiques que religieuses à Napata, au pied du Gebel Barkal, lieu de naissance du dieu Amon. Plus tard, pour se distancer encore davantage des armées égyptiennes menaçantes, puis des Ptolémées ou des Romains, c'est le repli vers Méroé, qui, à son tour, devient le siège d'un empire particulièrement florissant, dont la culture est autant ancrée dans la tradition nubienne qu'empreinte d'éléments issus de l'égyptianisation des élites. Il est évident que ces millénaires ont encore beaucoup à nous apprendre et que les chercheurs, actuels et futurs, auront de multiples occasions de découvrir de nouvelles données historiques. Il n'empêche que le temps nous est compté : l'intrusion de la modernité modifie notablement le paysage et bien des vestiges anciens sont appelés à disparaître sans même avoir été reconnus. La communauté

archéologique se doit de répondre à cette course de vitesse, quand bien même il ne saurait être question de transformer le Soudan en un vaste musée.

Au fil des campagnes, le dégagement de la ville antique de Kerma a permis de suivre les étapes de formation du royaume et de comprendre certaines des institutions religieuses ou civiles sur lesquelles se fondait le pouvoir royal. Il convient toutefois de souligner que cette ville, protégée par un système défensif aussi imposant que complexe, constitue un exemple d'urbanisme un peu artificiel dans la mesure où elle paraît avoir été avant tout réservée à une élite. Plaque tournante d'un important trafic des marchandises, la métropole a su tirer parti des apports extérieurs, sans renier ses originalités. Celles-ci sont particulièrement manifestes dans les coutumes funéraires observées dans la nécropole contemporaine dont le développement atteste la hiérarchisation très forte de cette société.

Depuis quelque dix ans, l'étude de la ville fondée par les pharaons de la 18^e dynastie à Doukki Gel a ouvert un champ de recherches de grand intérêt, en particulier sur la période encore mal connue de la transition entre la fin du royaume de Kerma et l'occupation pharaonique. Cette fondation égyptienne, contrairement à la ville nubienne dont elle prend le relais, ne peut être que très partiellement restituée, nombre de ses vestiges ayant disparu sous la palmeraie voisine. Le quartier religieux, formé de plusieurs temples orientés nord-sud, une chaussée processionnelle longue de près de 70 m, un bâtiment palatial, ainsi que des segments d'un mur d'enceinte à petits bastions rectangulaires très caractéristiques ont déjà été reconnus. Le tracé de la première enceinte paraît tenir compte de deux grands puits, distants de 30 m seulement, dont les fonctions sont essentiellement cérémonielles comme en témoignent les différents accès qui leur sont associés. Pour le puits nord, un très large escalier, établi sur un socle de pierres dont la maçonnerie est caractéristique du Kerma Classique ; au matériel céramique de cette époque qui a été inventorié dans ses niveaux était mêlée de la céramique tournée égyptienne. Quant au puits sud, ses deux accès étaient souterrains et probablement voûtés ; situés à deux niveaux différents, ils ont été aménagés, peut-être successivement, au travers des vestiges d'un sanctuaire désaffecté du début de la 18^e dynastie.

Lors de notre dernière saison, un constat surprenant a été fait dans le secteur situé à l'ouest du quartier religieux : les niveaux d'occupation du Nouvel Empire sont isolés de ceux d'époques napatéenne et méroïtique par des couches de sable de 1 à 4 m de hauteur alors que, dans les temples voisins, une continuité d'occupation a été observée. Cette accumulation de sable a bien sûr favorisé une urbanisation différente ; toutefois en de nombreux points on peut déduire que les architectes napatéens connaissaient les monuments précédents. Voulant reconnaître le tracé de l'en l'enceinte en direction de l'ouest, nous avons décidé d'évacuer cette épaisse couche de sable. Suite à de longs balayages, un ensemble très arasé de structures en briques crues a pu être mis en évidence, qui n'est pas sans rappeler le système défensif de la ville nubienne. Il est en effet formé de plusieurs petits bastions tournés vers le nord, établis probablement le long d'un étroit passage. Au sud de ceux-ci se trouvaient encore deux autres bastions, nettement plus massifs, peut-être associés à une porte (fig. 2).

Les dépendances des temples napatéens et méroïtiques ont été localisées à l'ouest et au sud du quartier religieux. Elles réunissent tous les ateliers et magasins nécessaires à la production des offrandes de pain, bière et viande. Les moules de terre cuite dans lesquels étaient confectionnés les pains ont fini par former une colline impressionnante qui du reste a donné au site son nom, Doukki Gel signifiant littéralement « terre rouge ». Une aile de ces dépendances a été entièrement dégagée. De nombreux fours et silos étaient aménagés dans plusieurs petites unités de production, indépendantes les unes des autres. Une boucherie dans laquelle se trouvait encore une incroyable quantité d'ossements de jeunes bovins a fait l'objet d'une étude minutieuse par Louis Chaix, archéozoologue. Des locaux servaient sans doute à organiser et contrôler la production de tous ces produits. Il existait certainement des dépendances semblables autour des autres temples.

La découverte exceptionnelle en 2003 de sept statues colossales en granit de rois kouchites du 7^e siècle av. J.-C. est riche d'enseignements, tant sur le plan historique que du point de vue de

l'histoire de l'art. Nous avons pu faire restaurer quatre d'entre elles durant l'hiver 2004 ; les plus grandes, vu leur poids, seront remontées dans le musée de site. C'est à l'aide d'un ciseau en bronze dont la lame a laissé des marques dans le granit que ces statues ont été brisées en 40 fragments. Si la statue de Taharqa est fortement empreinte d'influence égyptienne, les plus récentes, celles d'Anlamani et d'Aspelta, annoncent un style bien différent qui se développera encore durant les temps méroïtiques.

S'il paraît juste de tout mettre en œuvre pour promouvoir ce patrimoine d'intérêt universel, nous sommes aussi amenés à repenser notre politique d'information. Ces trois dernières saisons, les équipes de télévision et les journalistes se sont succédé à intervalles rapprochés réduisant singulièrement le temps imparti aux recherches. Il est parfois difficile de répondre à certaines des demandes qui voudraient mêler les événements actuels et le passé. Le droit à l'information doit certes être respecté, mais n'oublions pas que notre mission première reste d'ordre scientifique

***Charles Bonnet.** Membre de l'Institut de France. Directeur pendant plus de 35 ans de la Mission de l'Université de Genève à Kerma. Ses travaux concernent également l'archéologie pharaonique et paléochrétienne, en Égypte (fouilles dans le Sināï) et en Suisse (cathédrale de Genève).*

**RECHERCHES PREHISTORIQUES SUR LES ORIGINES DE KERMA :
DES PREMIERES SOCIETES SEDENTAIRES
A L'EMERGENCE DU ROYAUME DE NUBIE**

par Matthieu HONEGGER

Depuis dix ans, des prospections et des fouilles préhistoriques, réalisées en amont de la 3^e cataracte, tentent de définir les conditions d'émergence du royaume de Kerma (2500-1500 av. J.-C.). La démarche consiste à retracer l'évolution des groupes humains depuis le Mésolithique (vers 8000 av. J.-C.) jusqu'au Pré-Kerma (3500-2500 av. J.-C.), en insistant sur les périodes de mutations sociales et économiques, notamment le passage à une économie de production (Néolithique) et le début de l'urbanisme (Pré-Kerma).

À ce jour, les prospections ont permis de découvrir plus de 110 sites datés entre le Paléolithique inférieur et l'époque islamique (fig. 3). Selon un schéma connu en d'autres endroits de la vallée du Nil, les occupations holocènes les plus anciennes se répartissent du côté du désert, tandis que les établissements plus tardifs ont tendance à se concentrer plus près du cours actuel du Nil. Cette situation peut être mise en relation avec les fluctuations climatiques, qui, schématiquement, ont passé d'un maximum d'humidité vers 9000 av. J.-C. à une aridité croissante à partir de 4000 av. J.-C. Aux époques les plus humides, le fleuve devait former une sorte de delta intérieur, avec plusieurs bras s'étendant sur toute la largeur de la plaine alluviale et créant de vastes îles, probablement accessibles lors de la saison sèche. Aux périodes arides, le cours du Nil devait correspondre à son état actuel, laissant à sec une grande partie de la plaine alluviale. La répartition des sites archéologiques résulte de ces phénomènes climatiques. Au Mésolithique et au début du Néolithique,

la plaine alluviale devait être trop inondée pour être d'un accès facile. Les populations s'étaient donc installées légèrement en retrait, sur une terrasse, à proximité d'un plan d'eau alimenté par les rivières se formant à la saison des pluies. Ce n'est qu'à partir du 5^e millénaire av. J.-C. que l'intérieur de la plaine a été largement occupé.

Deux sites particulièrement intéressants font l'objet de fouilles depuis plusieurs années. Le plus ancien, nommé el-Barga, livre un habitat et quelques tombes du Mésolithique, ainsi qu'un cimetière remontant au début du Néolithique. Ces occupations permettent de saisir les changements intervenant lors du passage à une économie de production. Le second site se trouve à l'emplacement de la nécropole orientale de la civilisation de Kerma. Les nombreux tumuli funéraires ont contribué à préserver de l'érosion éolienne des habitats néolithiques, ainsi qu'une agglomération Pré-Kerma qui présente des premiers indices d'urbanisme.

El-Barga

Le site d'el-Barga se trouve en bordure de la plaine alluviale, à 15 km environ du cours actuel du Nil. Il occupe une colline rocheuse formée de grès nubien et se compose de deux occupations distinctes. La plus ancienne comprend un habitat et une quinzaine de tombes du Mésolithique, datés entre 7500 et 7000 av. J.-C. L'habitat se caractérise par la présence d'un fond de cabane de près de 5 m de dia diamètre, creusé dans le grès nubien à une profondeur de 60 cm. Cette structure était remplie de matériel attestant d'activités de chasse, de pêche, de collecte, ainsi que de la pratique de divers artisanats. La céramique montre que l'ensemble se rattache à la tradition culturelle du *Khartoum Variant*, bien connue dans les environs de la 2^e cataracte.

La cabane n'est probablement pas isolée et appartient sans doute à un établissement plus vaste, composé de plusieurs unités d'habitation, comme c'est le cas sur un site légèrement plus récent de Nabta Playa, localisé dans le désert occidental égyptien. De tels établissements représentent les premiers témoignages d'un mode de vie qui s'oriente vers une sédentarité plus marquée. À el-

Barga, la présence d'une quinzaine de sépultures, renforce l'idée d'une certaine permanence de l'occupation. Les tombes se composent d'inhumations individuelles, déposées dans des fosses creusées parfois profondément dans le substrat rocheux. Les individus, robustes et de grande taille, ne sont pas accompagnés d'offrandes funéraires. Ils sont disposés en position fléchie, contractée ou hypercontractée, sans que l'on dénote une systématique dans la position des corps.

Au sud de l'occupation mésolithique s'étend un cimetière plus récent du début du Néolithique. Daté entre 6000 et 5500 av. J.-C. il se compose, à ce jour, de près d'une centaine de sépultures qui, contrairement aux précédentes, sont fréquemment dotées d'offrandes funéraires. Pots, bracelets en ivoire, perles, labrets, boucles d'oreille, palettes, coquillages, lames de hache, gouge, poinçons et harpons représentent l'essentiel des objets qui accompagnent les défunts. Les pratiques funéraires ont donc évolué en un millénaire, marquant un tournant déterminant dans l'attitude face à la mort. Dorénavant, les cimetières ne sont plus constitués de quelques tombes éparses comme c'était le cas au Mésolithique ; ils deviennent des ensembles funéraires conséquents, regroupant parfois plusieurs centaines de tombes. De plus, des objets sont régulièrement déposés auprès des inhumés, une pratique quasiment inconnue au Mésolithique. Qu'il s'agisse de parures, d'armes ou d'outils, le mort est désormais équipé pour son voyage vers l'au-delà. Cette pratique contribue à personnaliser les inhumations, leur donnant, selon les cas, une caractéristique propre qui ne se retrouve pas au sein des autres sépultures. Cette attitude nouvelle est vraisemblablement liée à l'introduction d'animaux domestiques, la première composante néolithique qui s'impose rapidement sur le continent africain.

À el-Barga, l'attribution au Néolithique a d'abord été suggérée par la présence d'objets en pierre polie, inconnus aux époques plus anciennes. Mais, durant l'hiver 2004-2005, la confirmation est venue grâce à la découverte d'un crâne de bœuf domestique déposé à côté d'une sépulture. Ce crâne représente le plus ancien témoignage de l'introduction de l'élevage dans la vallée du Nil. En effet, il précède de 5 à 10 siècles les découvertes de Basse-Égypte, et permet ainsi de partiellement combler une lacune de connaissances, concernant les débuts de l'économie de production.

Le cimetière oriental

À l'emplacement du cimetière oriental de la civilisation de Kerma, à 5 km du cours actuel du Nil, ont été découverts plusieurs sites remontant au Néolithique et au Pré-Kerma. Ceux-ci se trouvent en surface, entre les tombes et les tumuli de l'époque Kerma, ou en profondeur, sous des limons déposés par d'anciennes crues du Nil.

Une dizaine d'occupations du Néolithique moyen a été identifiée. Dans le secteur central de la nécropole, plusieurs d'entre elles sont stratifiées et séparées l'une de l'autre par des limons déposés par le Nil. Des décapages réalisés sur une surface de 1000 mètres carrés ont permis de dégager des structures d'habitat : foyers et trous de poteaux décrivant des huttes, des palissades, des enclos ou des pare-vent. L'ensemble évoque un camp de pasteurs, tel qu'on en trouve aujourd'hui dans le sud du Soudan.

Aucune structure de stockage des céréales n'a été découverte, ce qui suppose que l'agriculture et la cueillette des graminées demeurent des activités d'appoint, face à la pratique dominante de l'élevage. Le fait que ces occupations soient systématiquement recouvertes par les alluvions du Nil et que les structures identifiées s'organisent de manière assez lâche, laisse penser que ces dernières correspondent plutôt à des habitats temporaires, exposés aux crues annuelles. Il s'agirait donc de campements de saison sèche, installés durant quelques mois à proximité des derniers points d'eau.

En dehors de quelques tessons trouvés en différents endroits de la nécropole, le Pré-Kerma est surtout connu par une agglomération des environs de 3000 av. J.-C. fouillée depuis une dizaine d'années. Celle-ci, dégagée sur plus d'un hectare, correspond à un habitat permanent d'une population agro-pastorale (fig. 4). On y trouve, en effet, une vaste zone comportant plusieurs centaines de fosses destinées au stockage des céréales, ainsi que de grands enclos à bétail, délimités par des palissades en bois. À proximité, une zone réservée aux habitations comporte au moins

50 huttes d'un diamètre variant entre 4 et 7 m. Un peu plus au nord, trois bâtiments se distinguent par leur plan rectangulaire. Tous trois différents, ils ne remplissent pas une fonction domestique, mais plutôt administrative, religieuse ou éventuellement défensive.

L'ensemble de ces constructions, aux fonctions bien distinctes, montre déjà un certain degré de spécialisation des activités au sein de l'agglomération. Récemment, une enceinte a été dégagée sur 70 m de long. Elle se compose de deux à trois rangées de palissades, ainsi que d'une entrée de 8 m de large, bordée par des massifs de pieux et de terre structurés de manière radiale. Ces dernières forment des sortes de bastions d'une vingtaine de mètres de large. L'ampleur et la dimension de ces constructions laissent penser que l'agglomération couvre une grande superficie, qu'elle est entièrement ceinturée et qu'elle se rapproche plus d'une ville que d'un village. La surface fouillée ne semble en effet correspondre qu'à un quartier appartenant à un ensemble bien plus grand, dont on ne connaît presque rien à l'heure actuelle. L'architecture en bois et en terre qui caractérise cette agglomération, ainsi que la domination du tracé circulaire sur le plan rectangulaire, confèrent à cet ensemble architectural un caractère particulier, propre à l'Afrique noire, que l'on retrouve par endroits dans la cité de Kerma, de plusieurs siècles plus tardive.

Matthieu Honegger. Docteur en préhistoire, enseignant à l'Université de Neuchâtel (Suisse), spécialisé dans l'étude des sociétés du Néolithique et de l'âge du Bronze. A dirigé plusieurs fouilles sur des habitats et des nécropoles en Suisse et au Soudan. Il étudie plus particulièrement la signification sociale et économique des systèmes techniques (industries en pierre et céramique), l'organisation des habitats et l'architecture, les origines de l'urbanisme au Soudan et en Afrique.

AUX ARMES, SOUVERAINS !
L'ARSENAL FUNERAIRE DES EMPEREURS MEROÏTIQUES

par Patrice LENOBLE

Depuis 170 ans, les archéologues ont fouillé plus de dix mille tombes méroïtiques. 2 à 3 % d'entre elles contiennent des armes, ou des objets se rapportant à des armes, ou des animaux à mettre en relation avec le combat. Un auteur romain rapportant que Méroé était capable de mobiliser 250.000 guerriers, et un autre que les femmes pouvaient guerroyer elles aussi, ce sont encore des myriades de sépultures armées qui attendent découverte. Mais leur proportion, régulièrement répétée dans les cimetières, suffit à constater que ce n'est pas en combattants qu'hommes ou femmes sont enterrés à l'époque méroïtique. Une autre fonction que la militaire est signifiée par des armes funéraires tant dans les nécropoles de la capitale que dans celles des villes régionales ou dans les cimetières villageois. Question immédiate : qui reçoit des armes lors de ses funérailles, et pourquoi ?

Les sépultures d'archers, répandues sur tout le territoire

Les sépultures armées ordinaires révèlent surtout l'équipement d'archers (fig. 5). Dans le sahel pluvieux, où les matériaux organiques se décomposent et disparaissent le plus souvent, le bois des hampes de flèches est rarement conservé, mais les pointes en sont les témoins impérissables, en pierre rarement, plus fréquemment en métal, fer ou bronze. Dans le désert du nord, la sécheresse peut ajouter à ces pointes les carquois de cuir décoré, aussi bien que les arcs, en bois, cuir et corne. Presque partout subsistent les anneaux de pouce, destinés à amortir le choc de la corde sur la main qui maintient l'arc : ils sont rarement de bois, souvent de pierre, exceptionnellement en matière plus précieuse.

Autant qu'on en puisse juger après que les pillards ont visité les tombes, bouleversé leur

contenu ou prélevé certains objets, comment les archers ont-ils été équipés lors de l'inhumation ? Quelques flèches peuvent suffire au fourniment, réunies ou dispersées à portée d'une main du mort, voire une seule. Quand elles sont nombreuses, les pointes, oxydées en paquets par le groupement de 25 à 35 flèches, restituent le contenu d'un seul carquois long d'environ 40 cm rangé près du corps, très rarement de deux. Dans ces trentaines de flèches, on reconnaît bien souvent un dard singulier, plus long, ou décoré, ou ajouré, une sorte de flèche d'apparat, emblème plutôt qu'arme. L'anneau d'archer se trouve normalement enfilé à un pouce du mort, comme le vérifient de très rares sépultures intactes ; certaines tombes en comptent deux, sans qu'aucune n'ait encore précisé si les deux pouces étaient munis. Faute de documentation suffisante, la place de l'arc demeure inconnue.

D'où proviennent ces équipements ? Qui les fabrique ? De bronze parfois, le plus souvent de fer, les pointes sont toutes à soie d'emmanchement, à trois exceptions près pour tout l'Empire. Dans le sahel, elles sont forgées selon une forme lancéolée à une ou deux barbelures latérales inverses, rarement davantage. La typologie conduit à supposer qu'elles proviennent d'une manufacture centrale, un arsenal étroitement contrôlé par l'empereur, situé dans la région de Méroé, analogue à celui exercé sur les *fabricae sagittariae* en Méditerranée. Dans le désert de Nubie, la forme commune diffère, en croc à une barbelure inverse, et laisse supposer d'un arsenal septentrional qui n'a pas encore été retrouvé. Les anneaux d'archer, obtenus par bouchardage, perce et polissage de pierres plus ou moins dures, généralement des grès ou des roches métamorphiques, varient beaucoup dans leur matériau comme par la qualité d'exécution ; ils ne semblent pas provenir de manufactures centrales comme les flèches, mais d'ateliers dispersés, urbains ou ruraux. On sait peu du mode de production des arcs et de celle des carquois, toujours en raison du peu d'exemplaires découverts.

À l'évidence, ce matériel d'archerie n'est pas abandonné dans les tombes pour équiper l'au-delà des morts : pourquoi tous les défunts n'en seraient-ils pas munis ? On ne le trouve pas même dans tous les cimetières, et il ne semble donc pas désigner une corporation d'hommes

d'armes, spécialisée mais répandue, qui serait ainsi distinguée. Alors que les monuments nous font connaître haches et lances, les sépultures des cimetières communs ne rendent pas ces autres armes. Arcs, anneaux et flèches apparaissent dans les tombes au 1^{er} siècle, après que Méroé s'est durement frottée à Rome, et ne disparaissent qu'au 6^e siècle, date de la christianisation des trois royaumes succédant à l'Empire unique. L'emblème qu'est la panoplie d'archer porte un sens funéraire symbolique, d'essence religieuse, qu'il convient de comprendre.

Les grandes sépultures armées des capitales régionales et impériales

C'est dans les images que les Méroïtes donnent de leurs armes qu'il faut chercher le sens de ces insignes, notamment dans les représentations funéraires. Le fournement d'archer ne caractérise pas l'homme d'arme du dernier rang, comme le policier scythe de la Grèce classique ou l'auxiliaire de l'armée romaine impériale, mais équipe dieux et souverains dans une fonction politique essentielle, celle qui généralement consiste à conduire religieusement Méroé à la victoire, et particulièrement à vaincre l'ennemi ... ou assujettir l'adversaire politique en rébellion.

Les exemples en sont multiples dans la région de la capitale de l'Empire. Au temple du Lion à Musawwarat, c'est en archer que le dieu-lion Apadémak soumet un roi découronné et élit le *qore* Arnekhamani pour le pouvoir impérial. Sur le pylône de sa pyramide Beg. N6, c'est en archère et lancière que l'impératrice Amanishakhete soumet l'ennemi (fig. 6) : démunie de carquois, elle tient en main un arc et quelques flèches, et transperce de sa lance à grand fer un roi vaincu, portant son diadème en main et donc découronné. C'est de même en archer et en lancier qu'au Djebel Djeili le *qore* Sherkarer bouscule les ennemis et reçoit en récompense, du dieu solaire à couronne radiée, l'épis de sorgho de la prospérité. On retrouve la panoplie symbolique complète sur le pylône de la pyramide de l'empereur Tarekenidal Beg. N18 dans la scène du massacre des ennemis : lance à grand fer, hache, casse-tête, arc et flèches d'apparat, etc.

Sous les pyramides des *qore*, dans le cimetière nord de Méroé, les tombes n'ont guère

fourni les insignes réels. Il est vrai que les cavités ont été presque totalement vidées par les pillards, et l'on n'a trouvé les symboles de la victoire, notamment des carquois, que dans quelques sépultures. Les tombeaux des dignitaires du cimetière ouest ont livré plus d'objets ; il est possible qu'ils aient été moins affectés par le pillage, mais le nombre de triomphateurs reconnaissables à leurs emblèmes laisse plus probablement supposer qu'à une époque tardive, les empereurs ont délégué, avec les insignes impériaux, leur capacité à vaincre, le charisme victorieux attribué par les dieux de tutelle dynastique.

On peut donc interpréter dans le même sens les trouvailles des mêmes insignes dans les chefs-lieux des provinces, très rarement ajoutés au matériel d'archerie de tombes importantes. Les exemples les plus remarquables se trouvent sous forme de haches à Faras, Karanog, Djebel Adda, sièges successifs des *pesato* de Nubie. Des inscriptions identifient certains de ces vice-rois, tel ce Maloton enterré sous pyramide : la hache et les flèches en carquois, exhibées à ses funérailles et abandonnées dans sa tombe, symbolisent l'*imperium* religieux délégué par le souverain résidant à Méroé.

Comment ne pas conclure sur le sens à donner aux tombes d'archers répandues dans tout l'Empire ? Ces archers sont les représentants locaux du pouvoir impérial, des régions aux villages. Leur dispersion souligne le mode de contrôle politique du territoire.

La multiplication des insignes armés pendant les deux siècles préchrétiens

Les pyramides impériales disparaissent au 4^e siècle, époque traditionnellement considérée comme la fin de Méroé, et sont remplacées par des tumulus impériaux plus ou moins gigantesques. Grandes lances et haches, réunions d'anneaux d'archer ou de carquois commencent à abonder sur le territoire de l'Empire, mais ne se dispersent pas.

Dans la région de Méroé, à el-Hobagi, deux grandes tombes illustrent l'évolution finale du

symbole funéraire des insignes. Autour du lit ayant servi à l'exposition publique de triomphateurs, sont déposées les armes d'une panoplie victorieuse record (fig. 7). En HBG III/1, compter au moins 14 carquois accumulant pas moins de 438 flèches (12 carquois à pointes de fer et 2 de bronze), 22 sagaies à pointe de fer, 10 ou 11 lances à grands fers soutenus par une nervure, 1 hache de fer, auxquels il faut ajouter un casse-tête trouvé hors sépulture près du mur ceignant le tumulus. En HBG VI/1, compter 10 carquois groupant 308 flèches au moins (8 carquois à pointes de fer, 2 de bronze et une flèche d'apparat), peut-être un arc à viroles de bronze, 2 anneaux d'archer, 1 poignard et 2 épées de fer dans leurs fourreaux de bois, 9 ou 10 lances à grand fer nervuré, 10 haches de fer. Le fourniment «militaire» de ces sépultures extraordinaires, les deux premières fouillées dans un ensemble de sept, illustre enfin par des objets réels, et généreusement, l'iconographie triomphale des pyramides des *qore* ; il ne se compare qu'aux insignes exceptionnellement trouvés dans quelques tombeaux du cimetière ouest à Méroé, en Beg. W 122 et Beg. W 415 par exemple.

Les insignes souverains découverts à el-Hobagi correspondent à leur imagerie dans la capitale, et leur abondance devient facile à interpréter. Sur les chapelles funéraires des pyramides, les peuples soumis sont représentés, entre autres symboles, par des arcs placés sous le trône du souverain.

À el-Hobagi, les vaincus le sont par d'autres pièces d'équipement des peuples archers, des carquois, répartis à l'entour de la couche du souverain ou de son délégué. Avec la même facilité, on peut reconnaître une double symbolique aux flèches : les dards de bronze, préférentiels, caractérisent la puissance dominatrice et équipent le mort vainqueur ; ceux de fer décrivent l'assujettissement des vaincus et les dénombrent.

En Nubie, des tumulus impériaux remplacent, en plusieurs capitales régionales et particulièrement à Qustul et Ballana, les anciennes pyramides de l'élite méroïtique. Leur fourniment, jusqu'alors limité à la hache et au carquois des vice-rois, s'enrichit d'une profusion de lances à nervure entre autres emblèmes victo victorieux. Les arcs soumis sont symbolisés non plus

par des carquois mais par des anneaux d'archer, souvent accumulés dans un bassin à libation. Surtout, les funérailles développent la liturgie sacrificielle tant imagée dans la capitale en immolant des prisonniers et des animaux, insignes impériaux et cadavres triomphaux étant finalement enfouis soit dans le tombeau soit dans des fosses éloignées du tumulus. Les massacres de prisonniers soulignent la fonction cérémonielle des lances nervurées ; l'abattage du molosse royal, gardien des prisonniers, souligne le sens de la cérémonie, autant que le précise la mise à mort des montures royales, chevaux ou dromadaires. Le sacrifice de quadriges, d'une meute, la mise en pièces d'animaux capturés, l'exécution de vassaux rebelles, tout rite funéraire fait sens dans la reconnaissance de la souveraineté.

Écrire de l'histoire en enregistrant les insignes de la victoire et de la sujétion

Le tombeau d'el-Hobagi HBG VI/1 produit en plusieurs exemplaires un emblème composite de 2 mètres de hauteur, une surprenante « lance-hache » (fig. 8). Une grande lame, de 55 à 60 cm de long, maintenue par une nervure de fer ou de bronze, est emmanchée par soie et virolée sur une hampe de bois, longue d'environ 140 cm, effilée à 2 cm de section à ses extrémités, épaissie en son centre à 5 cm sur 2 ; au milieu de la hampe, des liens organiques fixent le fer d'une hache de 25 à 30 cm de hauteur par le moyen d'un tenon. Difficile de reconnaître une arme d'hast dans cette incommode « hallebarde », de surcroît décorée d'un rang de perles, d'autant plus qu'un talon conique fait d'une tôle enroulée et clouée prouve que l'objet est conçu pour se ficher en terre ! L'insigne, avant tout évocateur du massacre des prisonniers, porte une charge symbolique complexe dans la signification de l'imperium et se compare par là aux hastes impériales romaines.

Comme l'étude des rites funéraires se montre féconde ! À ne pas interpréter de façon simpliste la présence d'armes dans les sépultures, on parvient à écrire de l'Histoire. Dans la hiérarchie des défunts armés, qui disperse des archers sur tout le territoire méroïtique et décompte

par des haches les tenants d'offices provinciaux, on reconnaît au sommet l'élite impériale à ses lances à grand fer. Plusieurs lanciers défunts ayant été retrouvés couronnés dans des tombeaux de Ballana, il devient facile d'interpréter des élites nubiennes qui ont organisé progressivement la sécession septentrionale et la partition de l'Empire.

Les *pesato* du nord acquièrent de plus en plus d'indépendance par rapport au pouvoir central dès 370 ; après 420, la sécession de la Nubie est complète, qui couronne ses usurpateurs en *qore* et les inhume dans une nouvelle nécropole impériale à Ballana. El-Hobagi n'a livré encore ni tombeau intact ni couronne ; mais la suite de l'exploitation de ce site pourra dire si ses défunts sont eux aussi en sécession de l'Empire, ou s'ils ne sont que les délégués du souverain méroïtique dans une nouvelle province organisée sur la rive gauche du Nil.

L'exploitation future de plus de dix sites à grands tumulus entre Khartoum et Dongola promet de détailler de même la division politique du territoire de l'Empire et d'expliquer la genèse de deux autres royaumes chrétiens au sud de la Nubie devenue indépendante. De premières lances à grand fer sont apparues récemment à Hammour Abbasiya, près de la capitale chrétienne de Dongola l'Ancienne et du mausolée royal de Banganarti. Le détail de l'armement funéraire peut-il lui-même expliquer les titres et la propagande des dignitaires, rois locaux et *qore*, pourvu qu'on abandonne tout matérialisme dans l'interprétation brute du contenu des tombes ordinaires et des hypogées exceptionnels ?

Les quelques tables d'offrandes et les vestiges de chapelles funéraires des usurpateurs nubiens n'ont laissé aucune inscription, mais des textes triomphaux gravés en méroïtique et en grec au temple de Kalabsha et des correspondances diplomatiques nomment certains souverains et nous informent de leurs activités politiques et militaires. Silko par exemple, dont on ne connaît pas la tombe à Ballana, vante sa royauté sur «les Nobades et tous les Ethiopiens» dans une de ces inscriptions. Il est tentant de l'identifier en Ballana 80, qui abandonne exceptionnellement près du

gore deux groupes d'anneaux d'archer : 10 anneaux sous le lit compteraient le nombre des peuples nubiens soumis, 45 anneaux à proximité des lances symboliseraient les peuples de l'ensemble de l'Éthiopie. Silko serait-il le seul souverain du nord à avoir réussi un temps à réunifier l'Empire ? Si cela est, les autres *gore* de Ballana, qui limitent leur propagande, n'ont certainement pas réussi à maintenir l'exploit politique et militaire : 6 anneaux seulement en B 95, 8 anneaux en B 114, 7 anneaux en B 37. Byzance christianisera vers 540 le royaume dissident de Nobadia ; ce n'est que vers 580 que les royaumes méridionaux de Makuria et d'Alwa achèveront la conversion de tout le territoire de l'Empire de Méroé.

« The simple-minded Meroites laid in the graves some of the necessities of life in a concrete form », jugeait au temps de la colonie l'archéologue F.L. Griffith, qui fouilla des milliers de sépultures. L'on voit, près d'un siècle plus tard, après quelques milliers de tombes supplémentaires et une évolution de la réflexion, combien la traduction du langage funéraire peut être riche. Et, en cherchant qui peut armer sa tombe, pourquoi, comment, combien les Méroïtes dépassaient tout simplisme dans l'expression de concepts politiques comparables à ceux de la Méditerranée.

Patrice Lenoble. *Archéologue, ancien membre de la Section française de la Direction des antiquités du Soudan. Il a participé et participe toujours aux fouilles de nombreux sites au Soudan (el-Kadada, Sedeinga, el-Hassa) et a dirigé, à el-Hobagi, la fouille de deux tumulus impériaux du 4^e siècle apr. J.-C. Sa spécialisation dans Cimarosa et les antiquités romaines l'ont amené à étudier plus particulièrement la période historique que l'on appelle « Fin de Méroé ».*

TRADUIRE L'INTRADUISIBLE
LA LANGUE PERDUE ET RETROUVEE DE MEROE

par **Claude RILLY**

Le méroïtique est la plus ancienne langue écrite d'Afrique subsaharienne. Il était parlé au Soudan, le long de la vallée du Nil, dans ce que l'on appelait alors en égyptien le « Pays de Koush ». Ce territoire, qui s'étendait au sud de la première cataracte jusqu'aux environs de l'actuelle Khartoum, fut successivement dominé par trois états : le royaume de Kerma (2500 – 1400 av. J.-C.), le royaume de Napata (800 – 300 av. J.-C.), le royaume de Méroé (300 av. J.-C. – 350 apr. J.-C.). L'usage de la langue méroïtique remonte au royaume de Kerma, dont l'élite, d'après les plus récentes recherches, portait des noms protoméroïtiques, parfois transcrits par les scribes égyptiens en écriture syllabique (Papyrus Golenischeff, vers 1580 av. J.-C.). Toutefois, ce n'est que beaucoup plus tard que la langue pu disposer d'une écriture spécifique : les textes des rois de Napata, qui succédaient à cinq siècles d'occupation égyptienne, étaient en effet encore rédigés en langue et en écriture égyptiennes. Certains de ces rois régnèrent même en Égypte, durant une période de 60 ans (715 – 664 av. J.-C.) que l'on nomme la 25^e dynastie « koushite ». L'importance de l'influence égyptienne peut donc s'expliquer aisément.

Aussi n'est-il pas étonnant que, lorsqu'au début du 3^e siècle av. J.-C., les Méroïtes ressentirent le besoin de se doter d'une écriture nationale capable de transcrire leur langue, ils partirent des écritures égyptiennes (démotique et hiéroglyphique) pour se doter d'un double jeu de signes (cursifs et hiéroglyphiques). Toutefois, le système complexe de l'égyptien, avec ses centaines de caractères idéographiques et phonétiques ne fut pas retenu. Après quelques tâtonnements initiaux, c'est un syllabaire simplifié de 23 signes plus un séparateur de mots qui s'imposa.

Les premières copies de textes méroïtiques de l'époque moderne furent l'œuvre de Frédéric Cailliaud,

un Français à qui le vice-roi d'Égypte, Mehemet Ali, avait confié en 1821 une mission de prospection minéralogique dans ce Soudan que l'armée turco-égyptienne venait d'annexer. Cailliaud fut aussi le premier à s'apercevoir de l'originalité de l'écriture méroïtique, à une époque où l'égyptien lui-même n'était pas encore déchiffré. Trente ans plus tard, l'égyptologue allemand Richard Lepsius copia un grand nombre d'inscriptions et les publia dans ses *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*. Les tentatives de déchiffrement des textes méroïtiques commencèrent alors. La première publication en ce sens, celle de l'Anglais Samuel Birch (1868), partait d'une postulat erroné, à savoir la parenté du méroïtique avec l'éthiopien actuel, et fut un échec.

Après quelques autres essais infructueux, c'est un Britannique, l'égyptologue de génie Francis Llewellyn Griffith, qui parvint, grâce à sa connaissance alors inégalée de l'égyptien ancien, à déchiffrer l'écriture méroïtique, ou plutôt les deux écritures, hiéroglyphique et cursive. Il en publia en 1911 les principes dans un ouvrage intitulé *The Meroitic Inscriptions of Shablûl and Karanôg*, d'après un site de Nubie égyptienne où avaient été trouvées en abondance des inscriptions méroïtiques. Il arriva de plus à comprendre quelques mots, quelques formules simples, notamment dans les textes funéraires, mais il ne lui fut pas possible de progresser davantage dans la compréhension des textes, car la langue était inconnue et ne s'apparentait de manière évidente à aucun idiome connu. Ses successeurs, notamment l'Allemand Fritz Hintze, la Viennoise Inge Hofmann et l'équipe parisienne du professeur Jean Leclant, ne purent progresser que sur les marges, sans que l'on puisse atteindre une véritable compréhension des textes. En ce sens, on peut dire que le méroïtique peut être lu, mais ne peut pas encore être traduit.

Cette situation paradoxale n'est toutefois pas unique dans l'histoire des déchiffrements de textes anciens. La compréhension de la langue et de l'écriture ne vont en effet pas forcément de pair. Trois cas de figure se présentent : (1) écriture et langue inconnues, (2) écriture inconnue mais langue connue, (3) écriture connue mais langue inconnue.

Dans le premier cas, langue et écriture sont inconnues toutes deux. C'est notamment ce qui se

rencontre pour les inscriptions de la vallée de l'Indus, datées du 3^e millénaire av. J.-C. Des milliers de sceaux de terre cuite, de bronze, de pierre dure, figurant des animaux et des personnages accompagnés de signes incompréhensibles, ont été retrouvés sur les sites de Harappa et de Mohenjo Daro, dans l'actuel Pakistan. Certains signes représentent des objets ou des êtres reconnaissables, mais leur interprétation est difficile. De plus, il semble assez probable que la langue de l'Indus n'appartenait pas aux groupes linguistiques actuellement représentés au Pakistan et en Inde du Nord. Des tentatives de déchiffrement ont récemment été avancées sur la base des langues dravidiennes, parlées en Inde méridionale et autrefois répandues au nord, mais rien de parfaitement convaincant n'a pu emporter l'adhésion des spécialistes. Le déchiffrement semble impossible en l'état actuel de nos connaissances.

Dans un second cas, l'écriture est inconnue, mais la langue est connue, ou du moins accessible, puisque pour des textes anciens, on a affaire dans le meilleur des cas à une forme disparue d'une langue connue. L'exemple classique est celui de l'égyptien ancien. Jean-François Champollion, qui procéda au déchiffrement des hiéroglyphes en 1822, s'appuya sur la fameuse pierre de Rosette pour percer, dans un premier temps, les mystères de l'écriture égyptienne. La pierre, un décret de Ptolémée V Epiphane daté de 196 av. J.-C., présentait le même texte rédigé en égyptien et en grec anciens. Ce bilingue, ajouté à d'autres documents, fournit la clé du déchiffrement de l'écriture. Mais il restait le problème de la langue. Or celle-ci était plus ou moins connue : le dernier stade de l'égyptien ancien, le copte, écrit en caractères grecs, est resté jusqu'à aujourd'hui la langue liturgique de l'église orthodoxe d'Égypte. Grâce à son excellente connaissance du copte, Champollion put donner un sens aux mots qu'il arrivait désormais à lire.

Enfin, un troisième cas de figure se présente lorsque l'écriture est connue, mais la langue inconnue. Ce cas est difficile, car il n'existe pas de textes plus hermétiquement encodés que ceux qui sont écrits dans une langue inconnue. Les Américains le savaient bien, qui, durant la deuxième guerre mondiale, utilisèrent des Indiens Navajo pour faire passer des messages secrets traduits dans leur langue sans que les Japonais puissent les percer.

Toutefois, si l'on dispose de nombreux textes bilingues, il est possible d'arriver à comprendre la langue. C'est le cas du sumérien, langue isolée de Mésopotamie, écrite du 4^e au 1^{er} millénaire av. J.-C. et disparue sans laisser de descendance. Les textes sumériens étaient rédigés dans une écriture connue, le cunéiforme. De plus, on dispose de nombreux textes bilingues. En effet, le sumérien, dont l'usage quotidien s'était perdu sans doute dès le 2^e millénaire av. J.-C., était resté une langue de culture. Les scribes mésopotamiens, qui désormais parlaient l'akkadien, une langue sémitique, connaissaient et employaient tous cette langue morte. De nombreux bilingues sumériens / akkadiens ont été retrouvés, certains constituant même de véritables lexiques. C'est ainsi que les spécialistes modernes de la Mésopotamie, qui pouvaient comprendre l'akkadien grâce à sa proximité avec l'arabe ou l'hébreu, parvinrent à reconstituer la langue sumérienne et à en traduire les textes.

Une autre solution consiste à utiliser des langues apparentées. C'est ce que l'on appelle la « méthode comparative ». Ainsi le hittite, langue de la Turquie ancienne (vers 1500-1000 av. J.-C.), put être traduit à partir de 1915 grâce aux travaux de l'Autrichien Hrozný. On avait retrouvé à la fin du 19^e siècle, sur les sites de Turquie et même en Égypte, dans les archives diplomatiques du pharaon Akhenaton, des milliers de textes hittites, écrits en cunéiformes comme le sumérien ou l'akkadien. Mais la langue était inconnue et les textes restaient intraduisibles. Bedrich Hrozný, officier d'active de l'armée autrichienne, spécialiste des codes secrets, partit de l'hypothèse que le hittite était en fait une langue indo-européenne, c'est-à-dire voisine des langues parlées actuellement de l'Europe à l'Inde. On aurait donc pu utiliser les similitudes avec cette famille linguistique pour parvenir à la comprendre. Mais cette hypothèse était inimaginable pour les orientalistes du début du 20^e siècle : la langue semblait trop ancienne et trop éloignée des centres historiques où était apparu l'indo-européen. Pourtant, cette supposition s'avéra exacte et conduisit en deux décennies à une totale compréhension des textes hittites.

Mais il semble quasiment impossible de parvenir à une traduction de textes anciens écrits

dans un idiome inconnu s'il n'existe pas de documents bilingues variés et nombreux, comme dans le cas du sumérien, ou si l'on ne peut rattacher la langue à une famille linguistique connue, comme on l'a fait pour le hittite. Un triste exemple est celui de l'étrusque, une langue d'Italie plus ancienne que le latin. Les textes étrusques étaient rédigés à l'aide d'un alphabet d'origine grecque que l'on sait très bien lire. Mais la langue n'appartient à aucun groupe connu, et il n'existe que peu de bilingues d'ampleur latins / étrusques. Malgré quelques progrès limités, il faudra sans doute se résoudre à ne jamais comprendre les textes longs, les plus susceptibles de nous apporter de précieuses informations sur cette civilisation brillante, mais dont de nombreux aspects nous échappent.

Écriture connue, langue inconnue : tel est aussi le cas du méroïtique. Si quelques noms de dieux, de lieux, de rois, quelques emprunts à l'égyptien (« prêtre », « envoyé », etc.) ont pu être compris dès Griffith, le nombre de termes proprement méroïtiques que l'on pouvait récemment traduire est minime. Plusieurs méthodes ont été utilisées pour avancer vers la compréhension de la langue méroïtique.

L'utilisation de bilingues est très restreinte, parce qu'aucun document de ce genre n'a jusqu'à présent été découvert. Tout au plus possède-t-on des noms de souverains rédigés dans les deux écritures, méroïtique et égyptienne. C'est notamment ce qui figure sur le reposoir de barque aux noms du roi Natakamani et de la reine Amanitore, découvert par Lepsius à Wad Ben Naga. Ces inscriptions, qui s'avèrent fort utiles pour le déchiffrement de l'écriture par Griffith, sont en revanche de peu d'intérêt pour la compréhension de la langue.

Il existe toutefois des formules parallèles. Comme la culture méroïtique a été fortement influencée par la civilisation égyptienne, on peut s'attendre à ce que des formules consacrées présentes dans les textes égyptiens se retrouvent en méroïtique. Un exemple est celui des formules d'adoration des pèlerins. Dans plusieurs temples de la Nubie égyptienne, et principalement à Philae, au sud d'Assouan, le principal temple de d'envoûtement, la destruction magique de l'ennemi. En aucun cas, on ne peut supposer que le terme *qo* puisse ici signifier « noble » ou tout autre terme

laudatif. La traduction « celui-ci, c'est le chef nubien » s'impose évidemment.

Il paraît également plausible que *qo* puisse être, non seulement un pronom démonstratif « celui-ci, celle-ci », mais aussi un adjectif démonstratif « ce, cette ». Ainsi la formule précédemment évoquée *kdi qo X qo(-wi)* signifie « cette femme, c'est X », ce qui est beaucoup plus satisfaisant que les précédentes traductions. L'élément *qo* correspondrait donc exactement à l'anglais *this*, qui peut avoir toutes ces valeurs.

Appliqué à une autre inscription dont un fac-similé a été publiée en 1979 par Ursula Hintze, mais qui n'a jamais été étudiée, cette traduction permet une nouvelle et intéressante identification. Il s'agit d'un graffito ancien de Musawwarat, représentant un lévrier de belle allure poursuivant un lièvre (fig. 10). L'inscription qui l'accompagne (REM 1165) se lit ainsi : *wle qo phn 3 tlt Ntror-se-l-o*. Bien qu'elle pose des problèmes d'ordre des mots dans les lignes centrales, qui paraissent un rajout un peu désordonné, on peut proposer la traduction hypothétique suivante : « ce *wle*, acheté (?) trois talents, appartient à Natarura ». Le prix indiqué, trois talents de cuivre de l'époque ptolémaïque, est très élevé, mais nullement impossible pour un chien de haute race. L'identification du substantif *wle* (à prononcer /wal/) est assurée par le contexte iconographique : il s'agit du mot méroïtique pour « chien », et cette traduction prend toute son importance si l'on compare avec le nubien de Dongola *wel* « chien ». Un tel résultat n'aurait pas été possible sans le travail d'élucidation précédemment accompli sur le démonstratif *qo*, puisque la valeur pronominale « celui-ci » ne permettait pas une compréhension claire de la structure du groupe *wle qo* « ce chien ».

La déesse Isis, les pèlerins avaient pris l'habitude de laisser un témoignage de leur visite sous forme de graffiti tracés sur les murs du sanctuaire. Nous en possédons des exemples en égyptien, en grec et en méroïtique. La formule initiale en égyptien et en grec est généralement la suivante : « l'adoration de X se trouve ici en présence d'Isis » (X est le nom du pèlerin). La mention de personnes privées et celle de la déesse Isis dans la version méroïtique a permis de garantir le parallélisme avec les textes égyptiens et de savoir ainsi que « en présence de » était en méroïtique *n-*

lw (prononcé /nalawa/).

L'iconographie est également un précieux auxiliaire. Comme en Égypte, l'image est en effet souvent accompagnée d'une légende, ou à l'inverse le texte est illustré par une représentation gravée ou peinte. Ainsi, les tables d'offrandes qui étaient déposées devant les tombes détaillent les offrandes au défunt à la fois par le texte et l'image. C'est ainsi que Griffith a pu garantir que les deux offrandes principales évoquées par les textes étaient le pain (*at*) et l'eau (*ato*), régulièrement représentés sur le champ intérieur de ces objets par des miches de pain rondes et des vases d'où coule un filet d'eau. Plus récemment, on a pu certifier que l'offrande appelée *yer* en méroïtique, qui, pour les souverains défunts, remplaçait l'eau destinée aux simples particuliers, correspondait au « lait » : les récipients spécifiques représentés aux mains des divinités funéraires sur les tables d'offrandes royales sont en effet les mêmes que ceux qui apparaissent ailleurs aux mains des bouviers trayant leurs troupeaux.

La méthode la plus sûre pour progresser vers la traduction est ce que l'on appelle la « méthode philologique ». Elle consiste à avancer, pour un mot inconnu, une traduction hypothétique s'appuyant sur les éléments connus qui l'entourent (noms de personnes, de divinités, emprunts à l'égyptien, éléments méroïtiques déjà identifiés). On utilise aussi bien le contexte grammatical que sémantique. Cette approche fait un peu penser à la résolution des mots croisés, où l'on tâche de trouver les lettres manquantes d'après les lettres déjà identifiées. Mais il faut ensuite vérifier que la traduction proposée est acceptable dans d'autres textes où apparaissent les mêmes mots. C'est cette méthode qui a permis l'essentiel des progrès jusqu'ici, et notamment les premières avancées de Griffith. Elle présente néanmoins un inconvénient majeur : elle est très lente et demande beaucoup de temps. On a beaucoup misé depuis les années 1960, notamment dans l'équipe française du professeur Leclant, sur l'utilisation de l'outil informatique pour accélérer les procédures. Toutefois, si l'ordinateur permet des repérages plus rapides, il ne peut pas encore remplacer la sagacité du linguiste.

Une autre méthode, utilisée principalement par le grand méroïtisant allemand Fritz Hintze, est la méthode « structuro-analytique ». Il s'agit, par des comparaisons sur de nombreux textes, de

dégager la structure syntaxique du méroïtique sans s'attacher au sens. Cette méthode est inspirée de la grammaire générative développée par le linguiste américain Chomsky et ses successeurs pour l'étude des langues vivantes. Toutefois son succès pour le méroïtique s'est avéré assez limité. Elle n'a débouché que sur des schémas complexes qui ne faisaient pas vraiment progresser la compréhension des textes, et qui, de plus, ne concernaient que les inscriptions funéraires, déjà les mieux comprises des documents méroïtiques.

La meilleure solution consisterait donc, comme pour le hittite, dans la découverte de langues apparentées. Cet espoir avait généralement été déçu, notamment parce que les langues de la région étaient mal connues et leurs relations généalogiques mal établies. Mais surtout, le manque de vocabulaire méroïtique de base était un obstacle rédhibitoire. Si l'on exclut les mots de traduction incertaine, guère plus d'une vingtaine de termes courants étaient compris il y a peu. Le vocabulaire très spécialisé, par exemple les titres honorifiques, est d'un faible secours lorsque l'on cherche à préciser si deux langues sont voisines : il est en effet trop spécifique à une civilisation et de plus, s'emprunte facilement (ainsi le mot méroïtique *ant* « prêtre », vient de l'égyptien). Ce sont les mots courants, désignant par exemple les parties du corps (« tête », « main », « pied », etc.), les liens de parenté immédiate (« père », « mère », « frère », etc.), certains animaux (« chien », « oiseau », etc.), qui sont les plus significatifs. Encore faut-il disposer ici d'un vocabulaire assez étendu. Si par exemple on ne connaissait de l'espagnol que des termes de parenté comme *hermano*, *hijo*, qui ne ressemblent pas du tout à leurs équivalents français « frère », « fils », qui pourrait penser que l'espagnol et le français sont des langues proches, toutes deux dérivées du latin ? En revanche, sur une base lexicale plus importante, la relation génétique sauterait aux yeux. Ainsi un cousin issu de frère est appelé « germain » en français, à comparer avec l'espagnol *hermano*. Quant à la correspondance entre l'espagnol *hijo* et le français « fils », elle est bien plus évidente si l'on sait que le *h* initial de l'espagnol correspond souvent au *f* du français, comme dans *harina* « farine ».

Une des priorités de nos recherches récentes a donc été d'accroître le nombre des termes

connus du vocabulaire méroïtique de base, en utilisant une méthode dite « pluri-contextuelle », qui inclut toutes celles que nous avons décrites ci-dessus : contexte archéologique, iconographie, comparaison avec les textes égyptiens parallèles, travail d'élucidation des mots par leur contexte grammatical et sémantique.

Voici deux exemples de traduction obtenue par cette méthode. Dans les présentations des défunts que l'on trouve au début des textes funéraires, la première proposition comprend généralement le nom du personnage suivi d'un élément *qo*, souvent élargi en *qo-wi*, où la particule *-wi* semble avoir une simple valeur emphatique. Griffith avait proposé de traduire *qo* par « noble ». Ainsi *X qo(-wi)* signifierait « le noble X » ou « la noble X » (il n'y a pas de genre grammatical en méroïtique). L'affaire se complique lorsque *qo* est de plus ajouté en tête de formule : *qo X qo(-wi)* et même, dans certains textes *kdi qo X qo(-wi)*, où *kdi* signifie « femme », « dame ». La théorie de Griffith, qui y voit une manière d'insistance sur la noblesse du personnage, semblait peu crédible. Aussi a-t-on ensuite proposé qu'il existait deux éléments *qo*, l'un étant un adjectif de signification « noble », l'autre une particule de présentation traduisible par « c'est » ou « voici ». Dans cette hypothèse, *X qo(-wi)* signifierait « voici X », *qo X qo(-wi)* « voici X, le noble » et *kdi qo X qo(-wi)* « voici la noble dame X ». Hintze et Hofmann avaient bien proposé d'unifier la traduction de *qo* par un pronom démonstratif « celui-ci », « celle-ci », mais beaucoup de méroïtisans restaient attaché à la traduction de Griffith et, de plus, dans le cas de la dernière formulation *kdi qo X qo(-wi)*, on aboutissait à une traduction assez étrange : « celle-ci (est) une femme ; celle-ci (est) X ».

En fait, la traduction « noble » peut être définitivement abandonnée. Dans les réserves du British Museum, à Londres, se trouve en effet une figurine de bronze représentant un chef étranger (fig. 9), portant l'inscription suivante, récemment publiée (REM 1180) : *qo: qore nobo-l-o*. Si l'on suit l'hypothèse traditionnelle, il faudrait traduire « c'est le noble, le roi nubien ». Le contexte archéologique et iconographique exclut tout à fait cette traduction : le chef est en effet ligoté comme

un prisonnier, et ce genre de figurine servait généralement d'appui aux mâts porteurs d'oriflamme qui se trouvaient devant les temples. Très souvent, la figurine est percée et traversée par la base du mât, pour mieux assurer, par cette technique d'en Au terme de plusieurs années de travail de ce genre, il a été possible de doubler le vocabulaire de base, bien que la liste en reste encore modeste (une quarantaine de termes traduits de façon assurée).

La comparaison de cette base lexicale avec les langues de l'Afrique orientale a permis ensuite de mettre en évidence un groupe linguistique particulier, le Soudanique Oriental Nord (SON), auquel le méroïtique appartient selon toute évidence. Ce groupe est inclus lui-même dans la grande famille des langues nilo-sahariennes (qui comporte le kanouri du Tchad, le maba et le fur du Darfour, le dinka et les autres langues nilotiques comme le massai du Kenya, etc.). Il est composé de cinq ensembles : le méroïtique, le nubien (Nil, Darfour, Kordofan), le tama-merarit (dialectes de la frontière soudano-tchadienne), le nara (une des langues de l'Erythrée, autrefois appelée barya) et le nyima (deux langues du Kordofan, nyimang et afitti). Les correspondances sont parfois étonnamment proches : ainsi, comme nous l'avons vu précédemment, le « chien » est *wle* en méroïtique, *wel* en nubien de Dongola, *wil* en afitti. Elles sont parfois plus éloignées : ainsi le lait est *yer* en méroïtique (prononcé sans doute /era/), *elo* en nyimang, mais cette racine se retrouve sous la forme *er-ti* « seins » en nubien (où -ti est un suffixe nominal fréquent).

De plus, grâce aux travaux des archéologues allemands de l'université de Cologne, couplés avec la recherche proprement linguistique, il a été possible de mettre en évidence une origine géographique pour le SON. Il semble qu'il soit né sur les rives d'un affluent aujourd'hui disparu du Nil, le ouadi Howar, dans l'Ouest du Soudan. Lorsque le Sahara oriental s'assécha, il y a cinq millénaires, les populations riveraines de ce « Nil jaune » se réfugièrent dans des régions plus fertiles : les bords du Nil pour les Méroïtes, qui fondèrent le royaume de Kerma près de l'embouchure du ouadi Howar avec le Nil, les sources du ouadi Howar pour le groupe tama-merarit, le Kordofan pour le nyima et le nubien, l'Est du Soudan, puis l'Erythrée pour le nara. Plus tard, des

groupes nubiens venus du Kordofan devaient envahir la vallée du Nil, mettant fin au pouvoir de leurs cousins méroïtiques, à la fin du 4^e siècle apr. J.-C.

Nous disposons donc désormais d'un outil puissant, la comparaison linguistique, pour pénétrer l'énigme de la langue de Méroé. Toutefois, la plupart des langues apparentées étant fort mal connues, un premier travail de description de ces langues est actuellement en cours au Soudan, qui devra se poursuivre au Tchad et en Erythrée. Il permettra à moyen terme de reconstruire une langue ancêtre, le « proto-SON », qui elle-même fournira, espère-t-on, la clé du méroïtique. À plus long terme, avec la traduction des textes méroïtiques, c'est une page glorieuse de l'histoire du Soudan qui sera rendue à ce pays, qui, au-delà de ses besoins matériels les plus urgents, a droit également à la reconnaissance de son passé prestigieux.

Claude Rilly. Chercheur au Centre National de la Recherche Scientifique. Linguiste au LLACAN (Langage, Langues et cultures d'Afrique noire). Spécialiste de la langue et de l'écriture méroïtiques, il travaille également au sein du Groupe d'études méroïtiques de Paris dirigé par le Pr. Jean Leclant.

**LE *QORE* AMANAKHAREQEREM
ET SON TEMPLE À AMON D'EL-HASSA**

par Vincent RONDOT

En l'an 2000, au moment où la National Corporation for Antiquities and Museums et la Section française de la Direction des Antiquités du Soudan, en partenariat avec l'Université de Shendi, décidèrent d'ouvrir un chantier de fouille sur le site urbain méroïtique d'el-Hassa, quatre documents nous faisaient connaître l'existence d'un empereur méroïtique — le qore — du nom de Nebmaâtrê Amanakhareqerem. Quatre documents seulement pour tout un règne ! Sa pyramide, par exemple, qui doit se trouver dans la nécropole royale de Begrawiya – Méroé n'a pu être identifiée à ce jour. Les listes des souverains plaçaient son règne, sans beaucoup de conviction, aux alentours de l'an 200 ap. J.-C. Le premier document, une statue de bélier, fut connu pour la première fois dans les années 1850, grâce à un voyageur français, bourguignon plus précisément, du nom de Pierre Trémaux, qui le repéra à Soba, capitale du royaume chrétien d'Alwa, et en laissa une description dans ses ouvrages *Égypte et Éthiopie et Parallèles des édifices du continent africain* publiés à Paris. Une inscription en hiéroglyphes méroïtiques court sur sa base et donnait alors pour la première fois le nom incomplet d'un souverain [...] reqerem. Plus de soixante ans plus tard, lors de ses fouilles dans le grand temple à Amon du Gebel Barkal, l'archéologue américain Georges Reisner trouva, en avril 1916, un objet étrange sculpté dans le grès, une sorte de boîte en forme de hutte, avec une ouverture sur le côté et décoré de scènes représentant le souverain en adoration. Deux cartouches donnent son nom : *Nebmaâtrê Amanakhareqerem*. Le nom du souverain fut finalement rapproché de celui du bélier et l'on comprit que l'on avait affaire à deux objets commandités par le même *qore*. Soixante nouvelles années passèrent. En 1975, au lieu-dit el-Hassa, entre Shendi et Begrawiya, les paysans de l'endroit décidèrent de creuser un canal à travers un *kôm* antique afin d'arroser des vergers. Leur tracteur sortit du sable une statue de bélier et les premiers savants à qui

elle fut montrée reconnurent le même texte que sur la base du bélier de Soba (fig. 11). Un troisième document et un deuxième bélier relançaient l'intérêt que l'on avait pour ce souverain encore si peu connu. L'histoire s'accéléra puisque seulement vingt ans plus tard, en 1998 exactement, lors d'aménagements au temple du Lion de Naga, l'équipe du musée de Berlin remarqua une pierre qui n'avait pas attiré l'attention jusqu'alors. Elle porte une inscription en quatre lignes de cursive méroïtique qui commence par le même nom *Amanakhareqerem*. Ce document étant le seul exemple de cursive daté par le nom de ce souverain, il a une grande importance pour la raison suivante : de la même façon que nos manières d'écrire changent de génération en génération, les écritures cursives anciennes présentent une évolution dans le temps qui peut être utilisée comme critère de datation. C'est ce que Claude Rilly a tenté avec ce petit texte qui lui permet ainsi, par comparaison, de faire remonter dans le temps le règne d'Amanakhareqerem un siècle plus tôt, soit vers la fin du 1er siècle ap. J.-C.

Pour guider le choix du site où nous allions engager la fouille, outre les quatre documents que je viens de mentionner, nous disposions des comptes-rendus de voyage de trois des Européens du 19e siècle qui ont le mieux décrit les antiquités du Soudan : le Suisse Johann Ludwig Burckhardt alias Cheikh Ibrahim et les Français Louis Maurice Adolphe Linant de Bellefonds et Frédéric Cailliaud. C'est en voulant cacher ses dromadaires sous les arbres — on lui avait dit que des vols de bétail étaient en cours dans la région — qu'en mai 1814 Burckhardt fut le premier à tomber sur les ruines d'el-Hassa et à nous les décrire dans ses *Travels in Nubia*. Linant de Bellefonds et Cailliaud visitèrent le site à quelques mois d'intervalle, en novembre 1821 et en avril 1822 : tous deux parlèrent d'un temple et de la statue d'un bélier à demi enterrée. Ces statues de bélier — nous le savons grâce aux temples de Soleb, du Gebel Barkal et, pour l'époque méroïtique, de Méroé ou de Naga — flanquaient la voie processionnelle menant à la porte principale des temples dédiés à Amon, puisque le bélier est l'animal dans lequel s'incarne le dieu. Les descriptions de ces voyageurs, confirmées par la découverte fortuite de 1975 suffisaient pour savoir qu'il y avait un temple à Amon

sur le site d'el-Hassa, très probablement commandité par un souverain encore bien peu connu, Amanakhareqerem.

À n'en pas douter, autour de ce temple s'étend toute l'agglomération des bâtiments et institutions qui permettaient le fonctionnement de cet établissement impérial. Il est en effet difficile de parler de ville au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Cet ensemble de bâtiments était prévu pour assurer l'entretien de plusieurs fondations dépendant directement du pouvoir impérial : le temple, le ou les palais, des magasins d'état, etc... Un argument va dans ce sens : el-Hassa présente une particularité qui tient en la présence de scories de fer, observables en surface en deux points du kôm. Cette caractéristique ne se retrouve pour le moment qu'en trois autres sites de la région : la capitale, Méroé, Hammadab, quelques kilomètres au sud et el-Muweis enfin, récemment identifié tout à côté de Hoch ben Naga. Ces scories indiquent la présence d'ateliers où l'on réduisait le minerai de fer et où l'on travaillait ce métal. On peut comprendre, avant même d'avoir fouillé ces ferriers et les ateliers qui en dépendaient, que l'établissement d'el-Hassa jouait, avec quelques autres, un rôle particulier dans le fonctionnement économique et militaire de l'empire méroïtique en étant l'un des rares lieux, strictement contrôlés par le pouvoir central, où l'on fondait et travaillait le fer, donc les armes.

La première opération qu'il fallut mener, une fois que la Commission des fouilles du Ministère des Affaires étrangères français eut accepté de financer le projet de fouille, fut la cartographie topographique du site. Trois géomètres de l'Institut géographique national (Paris) et de la *National corporation for Antiquities and Museums* collaborèrent à cette tâche. C'est sur cette carte très précise que seront reportés les plans de bâtiments fouillés. C'est grâce à cette carte également que peut être défini le périmètre des antiquités à protéger.

Dans le même temps, les questions de toponymie étaient également résolues. Le site, en effet, était auparavant désigné dans les publications sous différents noms (el-Hassa, Meshra el-Hassa, Deim el-Garray, Sayal Suradj, el-Giblab,...) et il nous fallait comprendre, notamment en

questionnant les paysans de l'endroit, quel était le nom du site proprement dit. Notre enquête, menée avec un professeur de l'Université de Shendi, confirma les premières informations des voyageurs en indiquant que le nom d'el-Hassa était bien celui qui désignait le *kôm* antique. Il pourrait être traduit en français « la Gravelière » puisque *hassa* signifie « gravier » et que le site est installé au bord du Nil, sur l'une de ces anciennes plages couvertes de graviers et occupées au Néolithique.

La fouille proprement dite pouvait commencer (fig. 12). On avait également sorti du sol, en 1975, un élément architectural qui nous a fourni l'indice dont nous avons besoin pour savoir où effectuer le premier sondage dans un site de plus de 20 hectares : un bloc de grès taillé en forme de corniche à gorge et qui marquait un angle au sommet d'un mur d'un bâtiment monumental. Le lieu de la trouvaille laissait penser que pouvait se trouver, dans ce secteur, l'entrée d'un édifice monumental, peut-être le temple à Amon. Et, en effet, quelques jours après le début de la première campagne de fouille, à l'automne 2002, nous touchions l'angle d'un bâtiment en briques cuites dont tout indiquait qu'il s'agissait du môle du pylône d'entrée d'un temple. La façade, de 25 mètres de large, était décorée de deux mâts portant des oriflammes : nous avons retrouvé les bases en grès qui portaient ces mâts, une devant chaque môle. La porte principale ouvrait sur une salle au plan original : son passage central, flanqué par des piliers carrés eux aussi construits en briques cuites, était à ciel ouvert et seuls étaient couverts les bas-côtés, d'un plafond soutenu par des colonnes en grès. Le 23 novembre 2002, alors que la journée de fouille venait de commencer, le raïs Hamed m'appela pour me dire qu'il venait de trouver quelque chose d'important : dans le sable apparaissaient des hiéroglyphes méroïtiques gravés dans le grès. Nous sûmes très rapidement qu'ils appartenaient au même texte que le bélier de Soba et le bélier sorti en 1975 par les paysans. Quelques jours plus tard, nous terminions le dégagement d'une statue monumentale de bélier couchée à côté de son socle et elle aussi au nom de Nebmaâtrê Amanakhareqerem. Avec cette statue, nous tenions la preuve que le temple que nous étions en train de fouiller était bien celui que ce *gore* avait fait construire pour le dieu Amon. Le bélier fut sorti du sol, relevé, dessiné et photographié et il est aujourd'hui exposé à l'entrée des jardins du musée national de Khartoum, en vis-à-vis du bélier

de Soba (fig. 11).

Nous trouvions, dans les déblais qui recouvrent la ruine du temple, beaucoup de fragments d'enduits sculptés et peints. Ils nous apprennent que le temple était entièrement décoré de bas-reliefs sculptés dans le mortier encore frais dont on recouvrait les briques cuites du gros œuvre. Ces reliefs puissants étaient ensuite peints de couleurs vives qui donnaient les détails des vêtements des rois et des dieux, des fleurs et des motifs géométriques dont étaient décorées les colonnes. Les pupilles des yeux étaient rendues par des inclusions de disques en pâte noire. Un profil deux fois grandeur nature est très probablement celui du souverain en offrande devant les dieux du temple, reconnaissable à sa fine barbe ocre jaune peinte sur ses chairs ocre rouge.

Une gargouille en grès, sculptée de l'avant-train d'un lion couché, a également été retrouvée. À l'origine, elle faisait partie d'une série de gargouilles fichées au sommet des murs extérieurs du temple, à hauteur de la terrasse formant toit, afin de permettre aux eaux de pluie de s'écouler hors du temple. Mesure purement technique lorsque l'on sait l'abondance des précipitations lors de la saison des pluies dans la région, mais également protection magique (d'où la forme de lion) contre les puissances maléfiques qui pourraient menacer l'intégrité de l'espace pur et sacré qu'est le temple.

Le bâtiment, nous le savons aujourd'hui, a considérablement souffert durant son histoire. Il s'est écroulé dans l'Antiquité, à une date qui reste encore à préciser, et a été reconstruit tant bien que mal. Beaucoup plus récemment, dans les années 1970, on est venu s'en servir de carrière pour réutiliser les grosses briques cuites méroïtiques toutes prêtes à l'emploi. Les carriers ont suivi les murs en creusant de profondes fosses pour en extraire les briques. Si ce vandalisme a beaucoup endommagé la ruine du temple, il présente malgré tout un avantage pour les archéologues en leur donnant accès au système de fondation du bâtiment. Nous sommes ainsi en mesure de décrire les techniques de construction mises en œuvre par les architectes et les maçons de l'époque méroïtique, ce qui n'est pas possible lorsque les bâtiments sont mieux conservés.

Dans le même temps que nous engagions cette fouille sur le site d'el-Hassa, nos collègues allemands du musée de Berlin entreprirent de dégager un petit temple dans le voisinage du temple à Amon de Naga. Les reliefs écroulés sur eux-mêmes qui décoraient les murs de ce temple se révélèrent être eux aussi signés du *gore* Amanakhareqerem ! Ainsi, alors qu'il y a tout juste cinq ans, ce souverain méroïtique ne se rappelait à notre souvenir que par quelques monuments épars à compter sur les doigts d'une main, nous disposons aujourd'hui de deux temples à son nom. Les modifications apportées à notre connaissance de sa place dans la chronologie des empereurs et l'existence de ces deux bâtiments culturels construits sous ses ordres ne manqueront pas de modifier considérablement l'image que nous avons de Nebmaâtrê Amanakhareqerem et permettront de lui redonner la place qui est la sienne dans l'histoire de l'empire méroïtique et donc du Soudan.

Vincent Rondot. *Chercheur au Centre National de la Recherche Scientifique, Directeur de la Section française de la Direction des antiquités du Soudan et responsable de la fouille d'el-Hassa. Il étudie plus particulièrement les phénomènes de syncrétismes religieux, à l'époque méroïtique au Soudan et aux époques ptolémaïque et romaine en Égypte.*

Illustrations

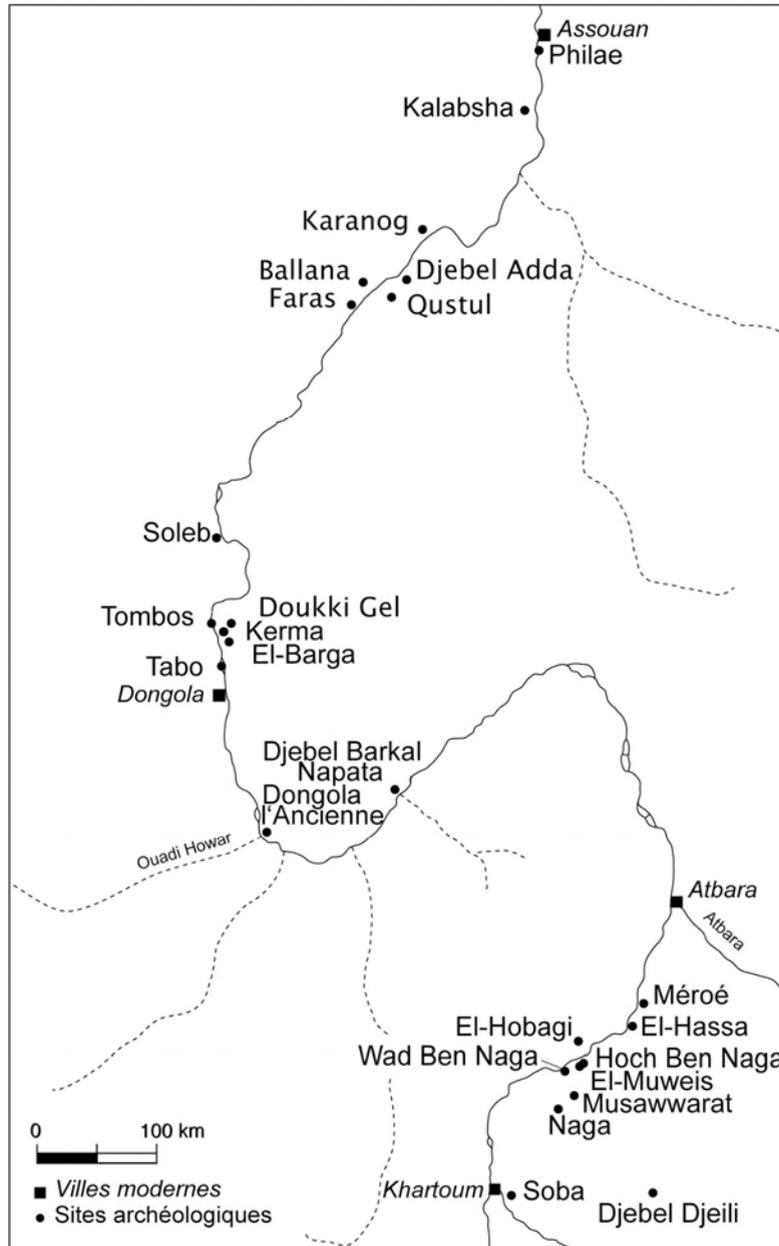


Fig. 1. Carte du nord du Soudan et du sud de l'Égypte avec les sites archéologiques mentionnés dans les textes.



Fig. 2. Kerma. Les bastions de l'enceinte de la ville au début de la XVIII^e dynastie.

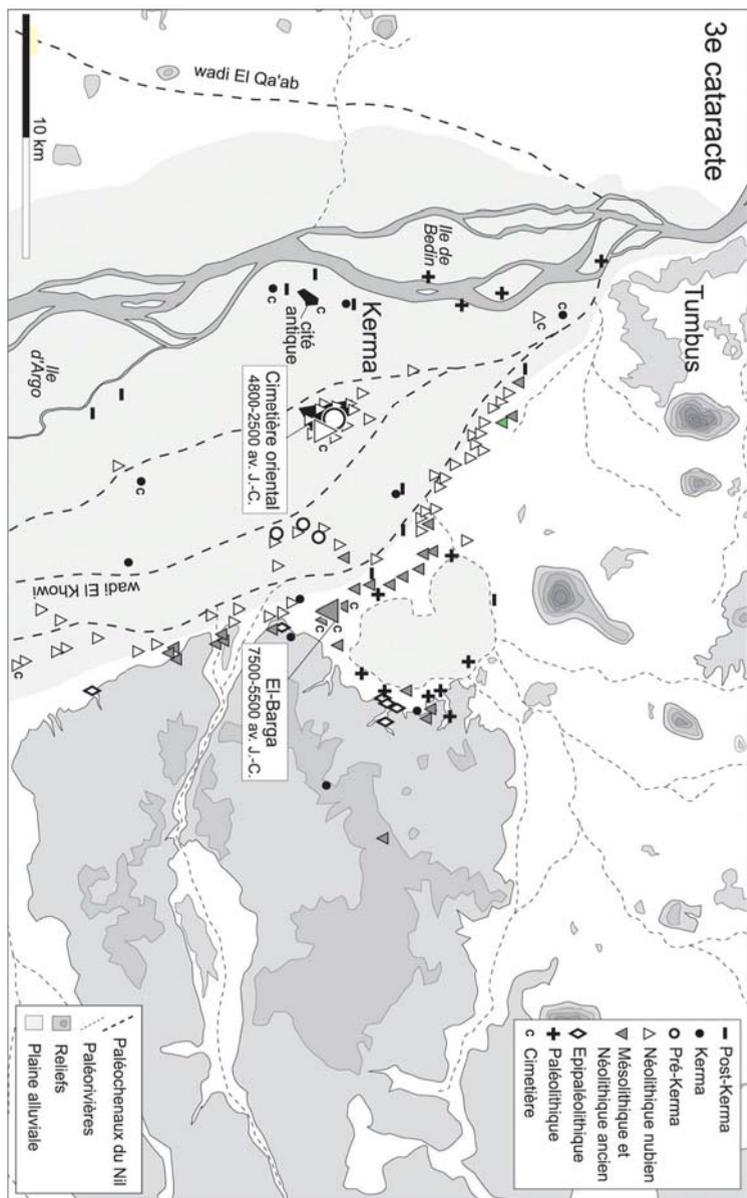


Fig. 3. Sites découverts lors des prospections réalisées entre 2001 et 2005. Les deux principales fouilles préhistoriques se concentrent sur le cimetière oriental et à El-Barga.

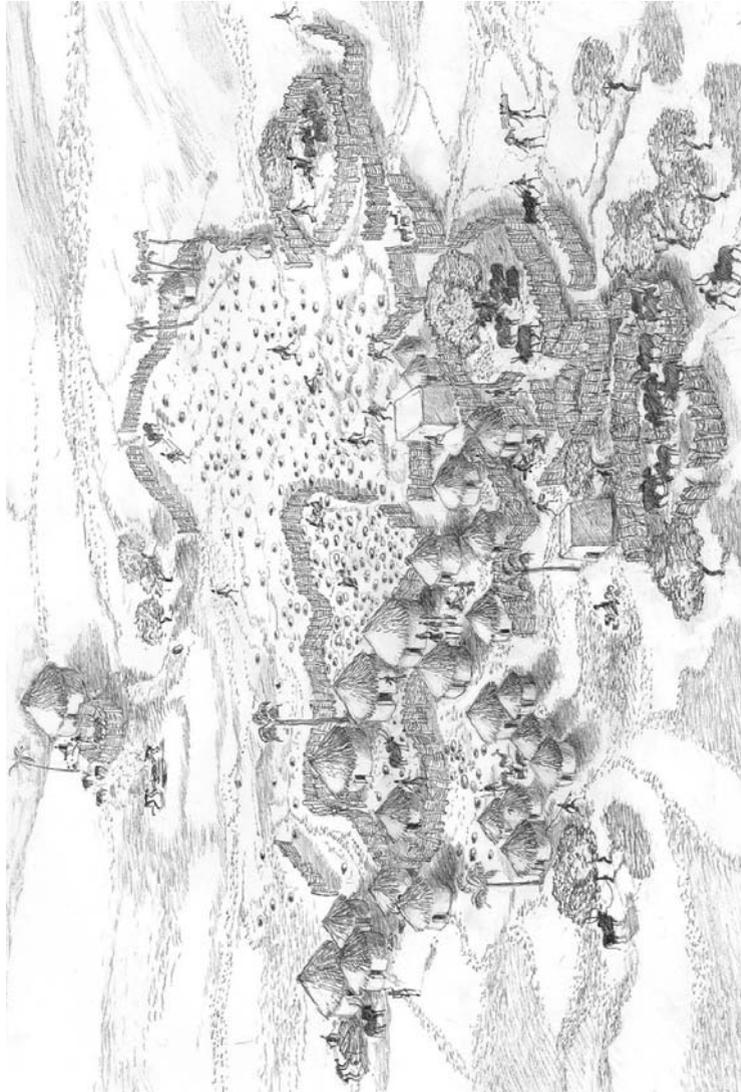


Fig. 4. Reconstitution d'une partie de l'agglomération Pré-Kerma (vers 3000 av. J.-C.). Établissement agro-pastoral avec nombreuses fosses de stockage pour les céréales et enclos à bétail. Les bâtiments rectangulaires ont pu remplir des fonctions culturelles, administratives, etc. ; les huttes étaient destinées à l'habitation.

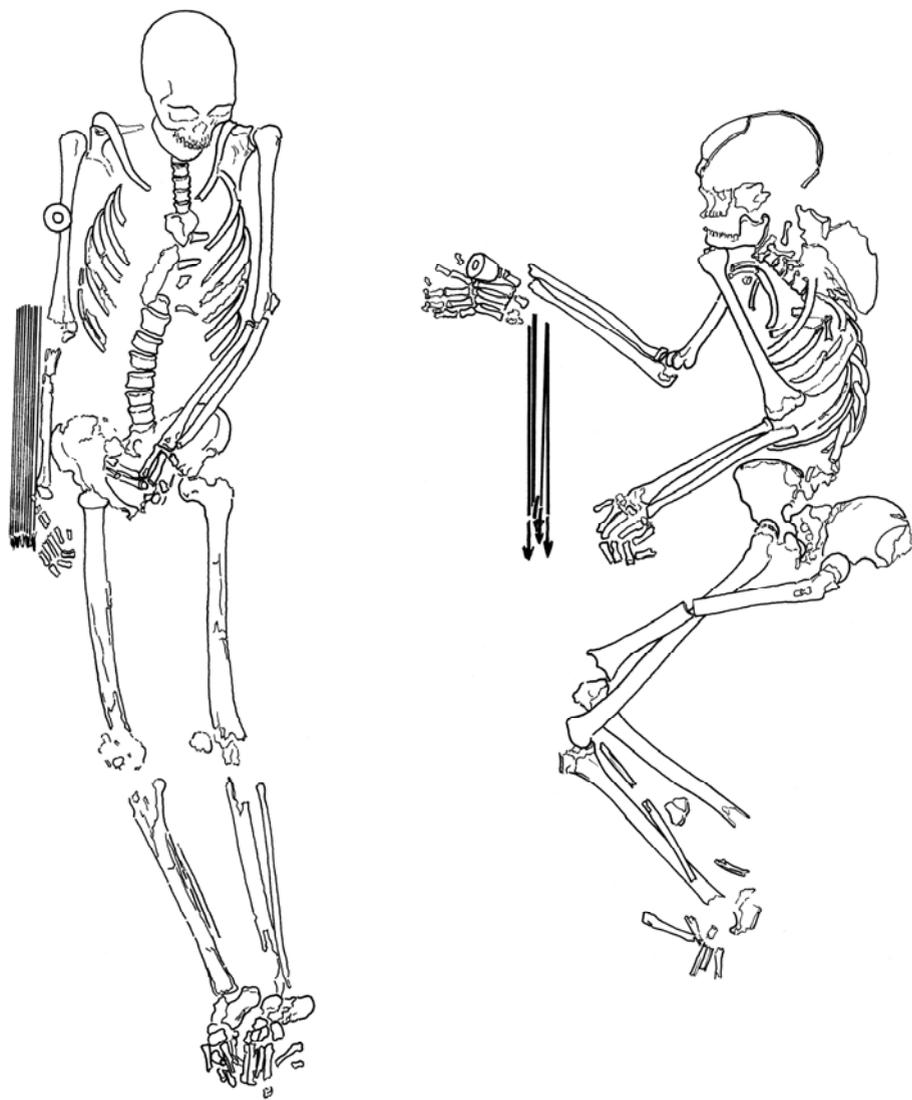


Fig. 5. Deux tombes d'archers, Khor Umm Heidan 70/24 et Shaqalu 4.

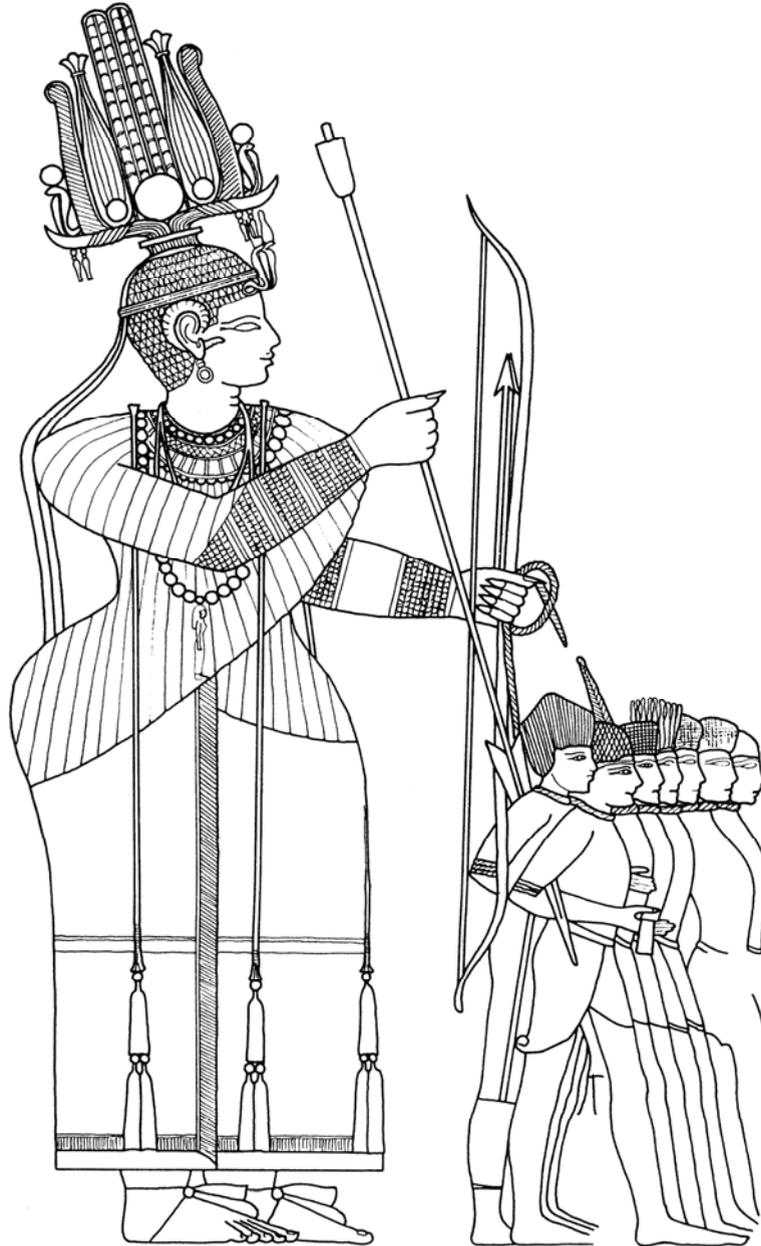


Fig. 6. Begrawiya. Pylône de la Pyramide Beg. N6. Les emblèmes armés de l'impératrice Amanishakhete et le massacre symbolique de prisonniers.

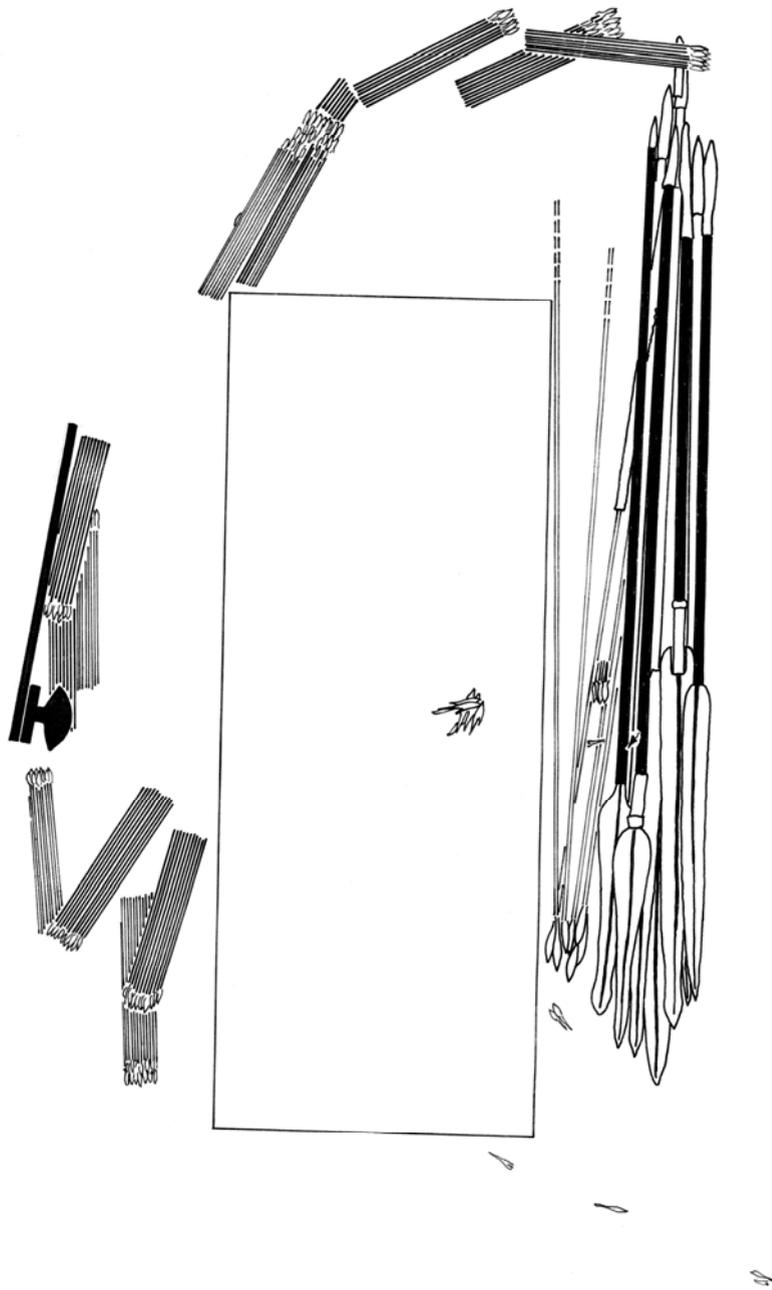


Fig. 7. El-Hobagi. Tombe à emblèmes armés impériaux HBG III/1.

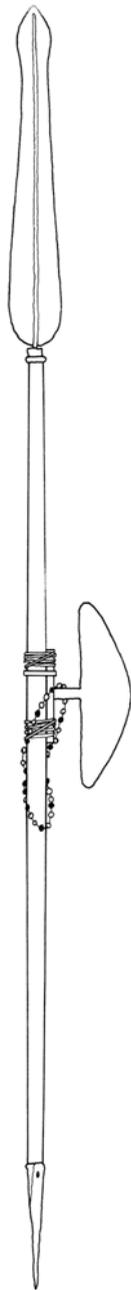


Fig. 8. *El-Hobagi. Lance-hache emblématique ornée de perles HBG VI/1.*



Fig. 9. *Figurine de Méroé représentant un chef ennemi ligoté avec inscription méroïtique sur le ventre (REM 1180) d'après L. Török, Kush and the External World.*



Fig. 10. Graffito de Musawwarat représentant un lévrier avec une inscription méroïtique ancienne (REM 1165).

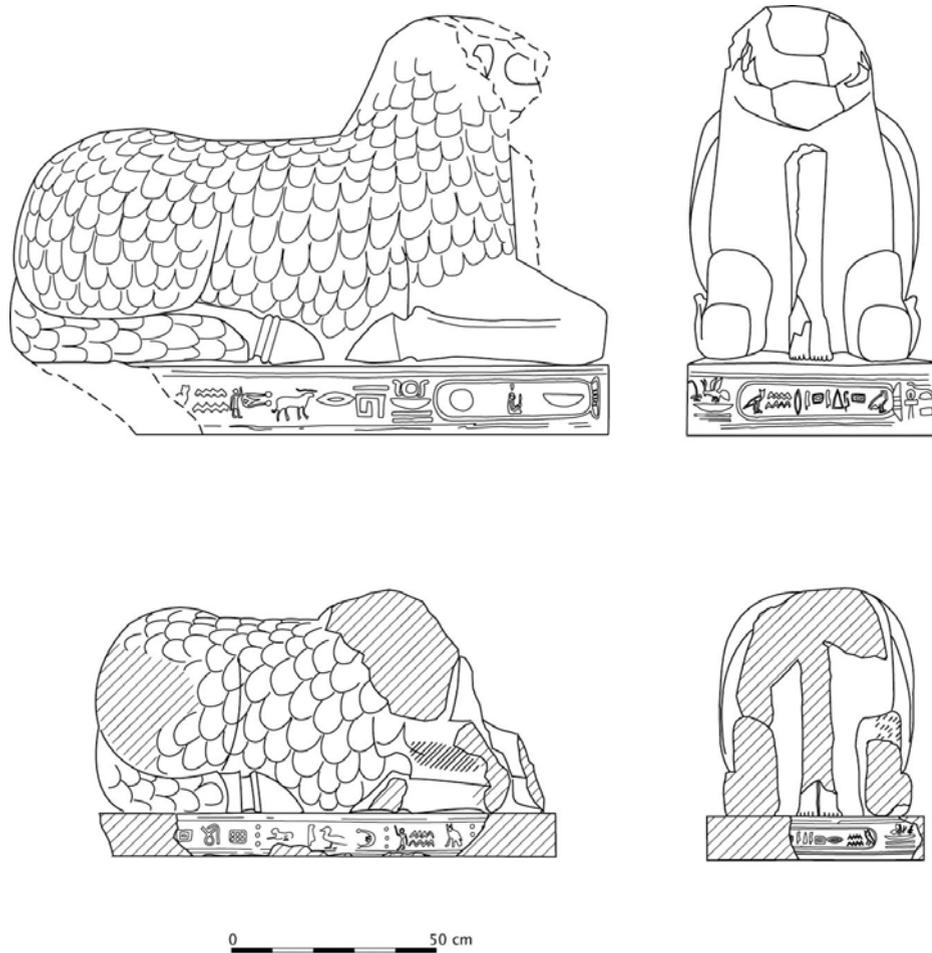


Fig. 11 : Les béliers d'Amanakhareqerem trouvés à el-Hassa. En haut celui de 2002, en bas celui de 1975.

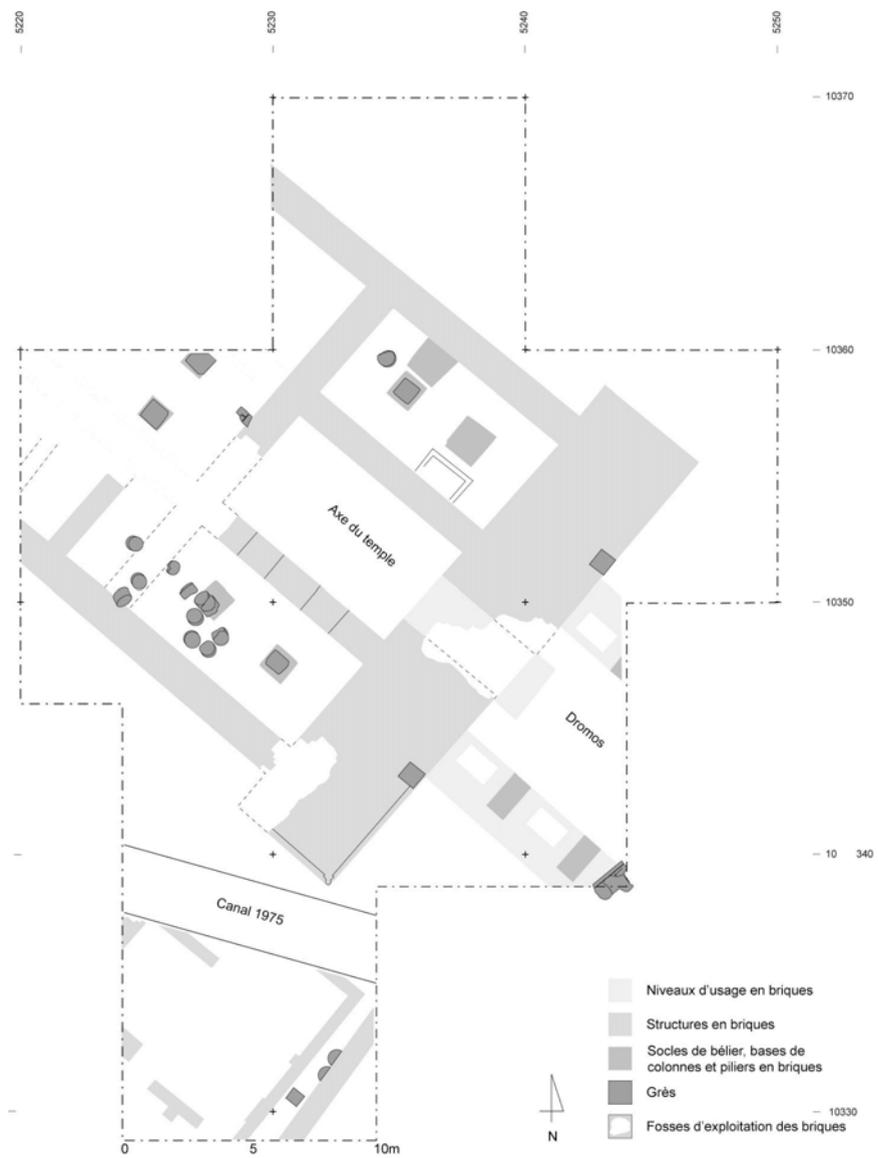


Fig. 12. Plan des parties dégagées du temple à Amon d'el-Hassa. Résultats 2004.